

COMPTES RENDUS

Ayres-Bennett, Wendy, & Magali Sejjido, *Remarques et observations sur la langue française : histoire et évolution d'un genre*, Paris, Classiques Garnier, 2011, coll. « Histoire et évolution du français » 1, 348 p., ISBN 978-2-8124-0343-9

Après l'ouvrage collectif dirigé par Ph. Caron, *Les Remarques sur la langue française du XVI^e siècle à nos jours* (2004), et les nombreuses études disponibles mais dispersées, l'ouvrage de W. Ayres-Bennett et M. Sejjido est la première monographie consacrée aux remarques sur la langue française au XVII^e siècle. Le but de l'ouvrage est à la fois typologique et historique. Il s'agit de « considérer dans quelle mesure il est possible de définir et de délimiter les Remarques et Observations sur la langue française en tant que "genre" et de retracer l'histoire et l'évolution de ce genre » (p. 7). Si celui-ci fait florès au XVII^e siècle, il « n'apparaît toutefois pas *ex nihilo* » (p. 15) ; il reprend en effet des éléments des traditions grammaticales latine, italienne et française et s'étend bien au-delà du XVII^e siècle.

L'ouvrage est divisé en six chapitres et comporte quatre appendices contenant des relevés très éclairants : *Grille de lecture* ; *Auteurs cités par les remarqueurs* ; *Liste des langues étrangères citées* ; *Liste des*

dialectes et variétés régionales du français cités. Il se clôt par une bibliographie primaire et secondaire (p. 313-327) ainsi que par un index des noms et des notions. Ce dernier ne discrimine pourtant pas les sujets et termes grammaticaux traités par les remarqueurs et la métalangue des auteurs du volume.

Le premier chapitre (p. 9-62) présente, en guise d'introduction, le corpus électronique des remarqueurs publié chez Classiques Garnier Numérique sous la direction de W. Ayres-Bennett, sur lequel s'appuie efficacement l'analyse. Cette base comprend, d'une part, les recueils de remarqueurs constituant le corpus d'étude de la monographie (Vaugelas 1647, 1690 ; Buffet 1668, Ménage 1675, 1676 ; Bouhours 1674, 1692, 1693 ; Bérain 1675 ; Alemand 1688 ; Andry 1689, 1693 ; Tallemant 1698) et, d'autre part, les commentateurs et compilateurs du texte de Vaugelas (La Mothe Le Vayer 1647, Dupleix 1651, Macé 1651, Th. Corneille 1687, Patru 1738, Académie 1704). Ce chapitre propose une utile mise en contexte des auteurs et des différents recueils. L'histoire externe jette un éclairage sur la genèse du genre : « L'essor du gouvernement central, le prestige de la Cour et la mobilité sociale des nouveaux riches encourageait un nouvel intérêt pour la perfection linguistique comme moyen de s'intégrer dans la bonne société » (p. 17).

La finalité socio-culturelle et le public visé expliquent dès lors la forme des remarques, généralement courtes et décousues et exprimées dans un langage peu technique. W. Ayres-Bennett et M. Seijido élaborent une très fine typologie du genre en dégageant les traits caractéristiques de l'ouvrage de Vaugelas sur la base de cinq paramètres : le contenu, le format, le public, le métalangage et l'idéologie. Elles vérifient ensuite lesquels des traits isolés persistent dans les recueils des successeurs de Vaugelas. Celui-ci, qui inaugure le genre, sera cité tout au long du siècle tour à tour comme source, autorité et *terminus a quo* pour évaluer les changements d'usage.

Les remarques de Vaugelas concernent des usages douteux et visent à proposer un manuel du bon usage. Tous les domaines de la langue sont commentés (prononciation, orthographe, morphologie, syntaxe, lexique, style), même si tous ne sont pas abordés avec le même intérêt. Vaugelas adopte un ordre décousu afin de conjurer le risque d'ennui chez les honnêtes gens, mais ce dispositif lui permet aussi des ajouts de dernière minute. L'absence d'organisation est néanmoins compensée par un index, qui se généralise dans presque tous les recueils successifs. Ses remarques dénotent une « tendance prescriptive ou codificatrice » (p. 46) qui ne se réduit pourtant pas, les auteures le montrent de façon très convaincante, à un prescriptivisme dogmatique. L'étude des recueils successifs fait émerger deux constantes dans la mise en place du genre : la cumulativité et l'intertextualité, qui expliquent la récursivité de certaines discussions. Si la filiation par rapport au texte de Vaugelas « est clairement annoncée » (p. 47), l'ordre décousu peut être délaissé tantôt au profit de l'ordre

alphabétique (Alemand 1688 et Andry 1692, 1693), tantôt au profit d'un découpage en sections (Buffet 1668 et Bouhours 1674), les variations de format étant toujours liées au type de lectorat visé. Un tableau comparatif (p. 52-53), qui confère une indéniable clarté d'exposition à l'analyse, décrit la matérialité discursive des treize recueils du corpus d'étude en fonction de onze traits : ordre décousu, ordre alphabétique, présence d'un index, numérotation des remarques, remarques détachées, sections, longueur, titre des remarques, épître, préface et autres traits pertinents. Malgré leur hétérogénéité formelle, les recueils retenus sont considérés comme « des exemples classiques du genre » (p. 54).

Les auteures retracent ensuite la « continuité » entre l'« école » des remarqueurs » et les deux types d'ouvrages que sont, d'une part, les *commentaires* et *annotations* sur les remarques de Vaugelas et, d'autre part, les *compilations raisonnées*, en excluant toutefois les remarques contenues dans les dictionnaires. Sont classés sous la première typologie les recueils de La Mothe Le Vayer, de Duplex, les commentaires de Chapelain, de Patru et de Th. Corneille, ainsi que les *Observations* de l'Académie. Quant aux compilations raisonnées, cette typologie paraît une « contradiction dans les termes » (p. 56), notamment à une époque où la *Grammaire générale et raisonnée* (1660) s'impose comme modèle dominant. Ces compilations connaissent différents formats, « [elles] peuvent constituer un livre entier ou seulement une partie de l'ouvrage. Elles peuvent rassembler des remarques de plusieurs auteurs ou celles d'un seul d'entre eux avec des commentaires critiques » (p. 56). Les ouvrages de Macé, de Jean d'Aisy (1685) et de Pierre de La Touche (1696) appartiennent à cette catégorie. Sont analysées alors les différences

de présentation et d'organisation par rapport aux textes des remarqueurs qui servent de base à la compilation. Si l'intérêt de ces compilations réside en ce qu'elles assurent la transmission des idées des remarqueurs, W. Ayres-Bennett et M. Seijido relèvent toutefois que celles-ci tendent à effacer les discussions ainsi que les aspects sociolinguistiques, ce qui revient à faire des remarqueurs cités de simples prescripteurs (p. 60). La même interprétation rigidifiée des remarqueurs s'observe dans les remarques intégrées dans d'autres ouvrages à caractère pédagogique (Irson 1662 [1656], Saint-Maurice 1672, Chiflet 1668 [1659]). On voit bien dès lors que chaque réception établit un régime d'interprétation. Il reste que les dispositifs du commentaire, de l'annotation et de la compilation instituent un fort taux de cumulativité au sein du genre.

L'une des préoccupations majeures de l'ouvrage est l'étude de la part qui est faite à la prescription et à la variation sociolinguistique, « deux idéologies » (p. 51) qui structurent les recueils de remarques et qui sont liées au processus de standardisation du français. Le deuxième chapitre (p. 63-97) analyse conjointement l'émergence de la notion de *bon usage* et la question de la variation sociolinguistique. Si chez Vaugelas le foyer du bon usage est la Cour, avec certes des correctifs, ce choix tient à la fois à des raisons linguistiques et sociopolitiques, notamment le déclin de pouvoir du Parlement de Paris. Les auteures retracent alors comment s'impose la notion de *bon usage* de Vaugelas tout en relevant que l'emploi du lexème « bon usage » demeure rare. Cette notion renvoie à une catégorie sociologique et ne s'infléchit pas, comme on a pu le croire, vers une acception esthétique (p. 71). De plus, elle demande à être confrontée aux notions de *raison* et d'*ana-*

logie, que les remarqueurs convoquent pour jauger la légitimité d'une variante d'usage donnée. En parallèle, l'étude de la métalangue de la correction révèle une extension sémantique du terme *barbarisme* – qui ne désigne plus uniquement, comme dans la tradition latine, les fautes concernant les mots simples – et la raréfaction subséquente du terme *solécisme* (p. 78). Ces aspects exemplifient bien la contribution du volume de W. Ayres-Bennett et M. Seijido à l'histoire des idées linguistiques.

Quant à la variation sociolinguistique, les remarques nous renseignent sur « les usages non standard » (p. 83) de la langue française. Or, la hiérarchisation des usages va de pair avec un éclatement des catégories descriptives qui dénote la difficulté à appréhender la variation. W. Ayres-Bennett et M. Seijido relèvent dès lors les différents paramètres de la variation qui émergent chez les remarqueurs (médiums d'expression, registre, statut social, sexe du locuteur), ainsi que la mise en place d'un métalangage pour décrire et normaliser cette variation. L'étude amène les auteures à nuancer la posture rigide et inflexible qu'on a souvent prêtée à Vaugelas, celui-ci étant, au contraire, « l'un des remarqueurs qui s'intéresse le plus à la variation sociolinguistique » (p. 84). Au demeurant, une grille analytique comparative (p. 87) démontre que « les remarqueurs ne forment pas un groupe homogène » (p. 97) quant à la prise en compte de la variation.

En dépit de la perspective fonctionnelle propre au genre et qui se traduit par une approche éminemment synchronique, les remarques montrent un intérêt pour l'évolution de la langue. Si l'usage du *xvi^e* est évoqué généralement pour faire ressortir la rupture entre état de langue passé et état présent, chez Ménage il s'agit, au contraire,

de rechercher une continuité dans l'évolution de la langue. De plus, « la position typique des remarqueurs de la fin du siècle [...] consiste à revenir sur les observations de leurs prédécesseurs et à relever les changements qui se sont produits » (p. 91). Ainsi, la démarche cumulative des remarqueurs rend-elle compte du changement diachronique. Même si les auteures ne l'affirment pas explicitement, on reconnaît là le mode de développement des *outils linguistiques* (Auroux 1994), auxquels les remarques se laissent assimiler, développement qui se fait « par accrétion » (Auroux 2006). C'est en vertu de cette forte cumulativité que les auteures peuvent parler, à juste titre, de *genre* pour les recueils de remarques et observations. Pourtant, elles reconnaissent que cette cumulativité ne va pas toujours de pair avec une continuité d'approches et une homogénéité de positions.

L'analyse linguistique développée dans le chapitre III, véritable pivot du volume, montre bien les discontinuités qui caractérisent le genre et qui rendent compte de son évolution. Ce chapitre propose une analyse très instructive, et appuyée sur une riche moisson d'exemples, des différents domaines d'analyse et de leur disparité de traitement : la prononciation, abordée (à l'exception de *Ménage*) en synchronie, les frontières de mots, les alternances vocaliques et consonantiques, la prononciation du schwa, la syllabation et l'adaptation de mots étrangers en français ; l'orthographe, sur laquelle il y a néanmoins très peu de remarques ; la morphologie nominale et verbale ; la syntaxe, « un domaine peu développé par les grammaires du XVI^e siècle » (p. 140) et qui sera particulièrement remarqué par Vaugelas alors que ses successeurs « n'abordent pas véritablement de nouvelles questions et n'ouvrent

pas de nouvelles perspectives » (p. 196) ; le lexique, qui est le domaine le plus commenté, et la sémantique où le travail des remarqueurs contribue « non seulement à l'élaboration des premiers grands dictionnaires monolingues français parus à la fin du siècle [...], mais également à la préparation des dictionnaires de synonymes » (p. 227) ; enfin, le style. Les recueils de Vaugelas (1647), de Bouhours et d'Andry affichent en plus une approche réflexive en ce qu'ils proposent des remarques générales traitant de méthodologie. Des tableaux d'exemples rendent aisée la comparaison entre les différents recueils et mettent également en regard le travail des remarqueurs avec les codifications des dictionnaires (Estienne 1549, Nicot 1606, Cotgrave 1611, Richelet 1680, Furetière 1690, Académie 1687 et 1694), voire avec des grammaires postérieures, ce qui démontre que « certains cas discutés par les remarqueurs se présentent comme des questions perpétuelles » (p. 149).

Dans le quatrième chapitre, W. Ayres-Bennett et M. Sejjido reconstruisent l'horizon de rétrospection des remarqueurs en étudiant les sources métalinguistiques et littéraires de ceux-ci. Si les modalités de citation sont hétérogènes, le choix des auteurs révèle le positionnement idéologique des remarqueurs dans les grandes controverses linguistiques ou religieuses de l'époque. Vaugelas adopte un principe de discrétion dans la pratique de la citation : s'il décide de ne pas nommer les auteurs qu'il commente, c'est qu'il vise avant tout à élaborer un manuel du bon usage. Cette attitude rompt avec le ton des débats linguistiques de la première moitié du siècle où dominent l'invective et l'attaque personnelle. En revanche, les remarqueurs successifs « ne donnent pas d'explication sur leur façon de procéder » (p. 234). Si la

pratique de l'intertextualité est un trait spécifique du genre, d'autres ouvrages métalinguistiques aussi bien de la tradition grecque et latine que française sont généralement peu cités, ce qui s'explique, notamment chez Vaugelas, par le souci d'éviter l'érudition qui est, en revanche, de mise chez Ménage. Quant aux sources littéraires, l'étude de celles-ci « est d'un grand intérêt pour nous indiquer quels auteurs étaient considérés à l'époque comme autorités linguistiques ou modèles de style » (p. 241). L'appendice II est très utile à ce propos. Si le corpus d'auteurs cités demeure restreint chez Vaugelas, l'Académie, La Mothe Le Vayer, Duplex, Macé, Buffet et Tallemant, le nombre d'auteurs cités croît considérablement à partir de Ménage. De surcroît, une grande variété de genres est représentée : maximes, mémoires, conversations, fables, traductions, textes religieux, lettres, plaidoyers et harangues, poésie, et, dans une moindre mesure, pièces de théâtre et traités techniques.

Le cinquième chapitre propose un rapide survol de l'évolution et des développements ultérieurs du genre. Si le recueil de Vaugelas continue d'être considéré comme une autorité, le XIX^e siècle marque une rupture dans la réception de cet ouvrage. Malgré une survivance du goût puriste avec le *Choix de remarques* (1802) de Louis Philipon de la Madelaine, réalisé à partir du recueil de Vaugelas, les *Remarques* de Vaugelas accèdent au statut de « document historique » avec l'édition procurée par Chassang en 1880. Le genre des remarques est progressivement abandonné au profit de celui des périodiques linguistiques tels que le *Journal de la langue française* ou le *Courrier de Vaugelas* accueillant des discussions sur les usages douteux. Les chroniques linguis-

tiques, qui se multiplient au XX^e siècle pour se raréfier dans le dernier tiers du siècle, présentent cependant une filiation « manifeste » (p. 265) avec la tradition des remarqueurs du XIX^e siècle.

Le dernier chapitre fait ressortir, en guise de conclusion, l'apport des remarqueurs à trois domaines historiographiques certes différents mais qui entretiennent une forte continuité épistémique : l'histoire de la langue, l'histoire de la grammaire et l'histoire des idées linguistiques. En ce qui concerne le premier, si les remarqueurs s'intéressent plus ou moins directement au changement linguistique, les remarques constituent des documents précieux pour la datation de certains changements linguistiques et en général pour avoir accès aux pratiques linguistiques du passé. De même, elles offrent un intérêt majeur pour l'étude de la variation sociolinguistique, ainsi que des usages non standard de la langue. Quant au deuxième domaine, les auteurs posent clairement le problème de l'inclusion du genre dans la tradition grammaticale et nous pouvons conclure qu'elles le résolvent définitivement. Si les recueils de remarques diffèrent des grammaires formelles en ce qu'ils sont peu théoriques et manquent de système (p. 7), ils constituent néanmoins une contribution importante à l'histoire de la grammaire française à plusieurs égards : « L'apport des remarqueurs ne se limite [...] pas à l'établissement de certains principes pour le bon usage du français. Ils ont également contribué à l'établissement de règles modernes » (p. 271). Qui plus est, loin de traiter uniquement des « brouillies de l'usage » (p. 7), il est des remarqueurs qui « essaient de formuler des règles générales ou d'ouvrir une perspective générale sur une question douteuse » (p. 276). Leur influence sur la grammaire française ultérieure ou

d'autres traditions grammaticales constituent une preuve de la productivité du genre. Enfin, par leur capacité à développer et à instiguer une réflexion métalinguistique qui associe facteurs internes et externes, les recueils de remarques contribuent activement à l'histoire des idées sur le langage et les langues.

Par cette monographie, qui offre une méthode à suivre et une riche matière à explorer, W. Ayres-Bennett et M. Sejjido nous fournissent une synthèse magistrale et désormais incontournable du travail des remarqueurs du XVII^e siècle et des multiples intérêts de connaissance du genre des remarques et observations sur la langue française.

BIBLIOGRAPHIE

- Aurox, Sylvain, 1994. *La Révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga.
 2006. « Les modes d'historicisation », *Histoire Épistémologie Langage*, XXVIII-1, 105-116.
 Caron, Philippe, 2004. *Les Remarques sur la langue française du xv^e siècle à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Valentina BISCONTI
 Université d'Amiens (France)

Guignard, Jean-Baptiste, *Les Grammaires cognitives : une épistémologie*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2012, 269 p., ISBN 978-2-8107-0190-2

Cet ouvrage aborde la linguistique cognitive d'origine américaine (LC) selon deux perspectives qui s'entrecroisent. La première perspective, plus philosophique, est celle d'une critique de la sémiotique et de la théorie de l'esprit qui sous-tendent la LC. La seconde perspective (qu'on pourrait dire « méta-descriptive ») discute l'outillage théorique, en particulier les notions de construction, de scène conceptuelle et de cadre, de partie du discours et de catégorie à degrés de typicalité.

Le premier problème est de cerner l'objet du livre. Au début du texte, l'auteur a clairement en vue les grammaires cognitives (GC) dites de construction, qu'il décrit comme étant « les courants plus grammaticaux » de la LC (p. 20). Le problème est que les « grammaires de construction » peuvent difficilement être toutes affiliées à la LC. La grammaire de Fillmore et Kay est par exemple proche de la théorie HPSG, et partage avec ce modèle une orientation formaliste. L'auteur n'ignore pas le problème mais il le résout plus par la pratique que par le débat : à la lecture, il appert que les théories grammaticales discutées sont essentiellement celles de Langacker, Goldberg et Croft. De ces trois auteurs, seul Langacker peut se prévaloir d'une psychologie « endogène » articulée, mais cette différence de plan, importante quand il s'agit de faire porter une critique épistémologique, n'est pas assez reconnue par l'auteur. Le périmètre de l'ouvrage et la distinction entre LC et GC posent donc problème. D'ailleurs, un article homonyme de Victorri (2004) incluait Fauconnier et

Talmy dans les « grammaires ». Ils sont quasi absents ici.

La première discussion significative de l'ouvrage concerne la sémiotique de la LC. À la suite de Rastier, l'auteur la voit comme un prolongement des conceptions triadiques du signe (*vox-conceptus-res*), et même la déclare « comparable aux pôles [au sommet *conceptus* du triangle sémiotique] des sémiotiques thomiste, scolastique, boécienne ou genevoise ». Le jugement est prononcé sans étude sérieuse du signe chez Thomas d'Aquin, Boèce, les scolastiques (lesquels ?) ou Saussure. Pire, le *conceptus* de Thomas d'Aquin voisine peu après avec le *designatum* de Morris, tenant d'une sémiotique pragmatisto-behavioriste. On peut également contester que la LC soit caractérisée par une sémiotique triadique : chez Langacker, la structure sémantique d'une langue est à la fois relative à cette langue et conventionnelle, de nature conceptuelle, mais distincte du niveau conceptuel, ce qui implique que la sémiotique de Langacker est tétradique (*vox, conceptus, significatum, res*). Enfin, dans la perspective des GC, la sémiotique substantive (celle des signes pourvus d'une substance phonologique) n'épuise pas la langue : les GC admettent en effet des catégories schématiques non réalisées phonologiquement. Le caractère approprié d'une conception substantive de la sémiotique aurait donc dû être questionné.

Cette partie consacrée à la sémiotique s'achève par des considérations générales sur des principes censés régir l'approche grammaticale « des » GC (avec les *caveat* mentionnés *supra*) : le principe de motivation (au sens de « motivation relative » chez Saussure), c'est-à-dire la similitude de structures qui sont sémantiquement proches ; le principe d'absence de synonymie pour des formes distinctes (Bréal rece-

vant ici son dû) ; le principe d'expressivité maximale (peu discuté et obscur) ; le principe d'économie, résumable par *constructions non sunt multiplicandae praeter necessitatem*, mais embarqué dans une discussion sur la notion de redondance (?) ; enfin un principe de proportionnalité voulant que plus une construction est abstraite et simple, moins il est possible de lui assigner un sens central. Des réflexions intéressantes percent, notamment sur ce dernier principe, dont la compatibilité avec celui de motivation relative est interrogée, mais ces réflexions peinent à se dégager du brouillard environnant.

La seconde partie tente de définir la théorie de l'esprit qui inspirerait la LC (la LC et non les GC, puisque certaines au moins sont agnostiques sur ce point). L'auteur situe cette théorie sur un hypothétique « continuum » menant du réalisme à l'idéalisme, poursuivant un débat inauguré par Lakoff et Johnson dans divers travaux. Au passage, le lecteur sera surpris d'apprendre que Descartes est sur le pôle réaliste de ce continuum (au côté de Proclus). Par bonheur il est aussitôt reversé au camp adverse grâce à l'intervention de Reid et de sa philosophie du sens commun, hostiles au « voile des idées » (p. 70). La position de Lakoff et Johnson (rapprochée dans certains textes du réalisme interne de Putnam) est assez succinctement présentée, et ne s'appuie pas sur l'abondante littérature philosophique sur le réalisme. Lakoff et Johnson n'étant pas les guides les plus sûrs en la matière, l'étude de Haser (2005), qui les prend pour cibles, aurait pu servir de boussole et fournir des munitions, mais l'auteur semble ne pas la connaître. Il faut aussi déplorer le caractère fluctuant de la terminologie (*idéalisme, mentalisme, représentationnalisme, conceptualisme* paraissent être interchangeables).

La suite est un peu plus convaincante. L'auteur y critique notamment l'usage du schème sensori-moteur et kinesthésique (réduit à « kinesthésique ») comme structure à tout faire, intervenant dans l'ontogenèse individuelle et collective des concepts plus abstraits. La métaphore conceptuelle est englobée dans la critique, et l'auteur la dit réfutée par les neurosciences, hâtivement sans doute, car il s'appuie sur une base empirique extrêmement étroite, sans faire un survol de la littérature ni citer les travaux discordants.

Cette seconde partie se conclut par un examen des fondements de la LC, où se trouvent rejetés son individualisme subjectif, sa réduction du sens au concept, sa fidélité excessive au modèle du langage comme code et son arrière-plan encore computationnel. L'auteur lui oppose la théorie de l'énonciation, dont il reste à voir comment elle s'applique aux questions grammaticales.

La troisième et dernière partie est surtout consacrée à ce que l'auteur appelle des « modèles catégoriels », par quoi il faut entendre la théorie du prototype et la théorie des catégories lexicales propre aux GC. À la théorie du prototype de Rosch, l'auteur oppose des objections pertinentes, déjà soulevées par Dubois ou Rastier : la conception des catégories dites « naturelles » (couleurs et formes, l'auteur dit « physiologiques », *sic*) est naïve, ignore les déterminations culturelles, est étendue indûment aux taxinomies linguistiques, elles-mêmes toutes mises dans un même panier, et ne rend pas compte de la flexibilité de la catégorisation humaine et des principes de classification. La version « étendue » de la théorie (selon le terme de Kleiber), fondée sur la ressemblance de famille entre items d'une même catégorie,

est présentée de façon obscure et son application à la sémantique lexicale insuffisamment détaillée.

Les sections dévolues aux catégories lexicales sont peu éclairantes. L'auteur les jette dans un maelstrom historique où tourbillonnent Platon, les modistes, Lancelot et Arnould, « les » structuralismes, la glossématique, Piaget, Harris, Halliday, les grammaires de construction et la sémantique des cadres (la typologie linguistique est à peu près absente). Les inexactitudes sont nombreuses. L'auteur affirme ainsi que Fillmore a « propagé » la sémantique des cadres d'Austin. Il est dit du verbe tel que défini par Langacker qu'il profile une « relation atemporelle », que le même linguiste, en raison de sa définition conceptuelle des catégories lexicales, ne peut expliquer ce qui sépare, par exemple, *talk* nominal de *talk* verbal (mais voir Langacker 1991, p. 97-99), que le mot est mono-morphémique (p. 171), que *Aspects* date de 1968... La discussion des parties du discours est suivie d'une présentation peu pédagogique des grammaires de construction (l'auteur compte sur son lecteur pour différencier rôles et arguments chez Goldberg, par ex.). Une comparaison est esquissée avec le formalisme du programme minimaliste, ainsi qu'entre différents types de GC, dont la GC radicale de Croft et la *pattern grammar* de Hunston et Francis, issue de l'approche empiriste anglaise. Ces deux dernières approches semblent avoir la faveur de l'auteur. La GC radicale de Croft, en particulier, est défendue pour sa remise en cause de la primauté des parties du discours, secondes par rapport aux constructions. Au cours de la discussion, l'auteur pose des questions intéressantes, par exemple sur la coercion du verbe par la construction, et la compatibilité de ce mécanisme avec les principes

mêmes des GC. Certaines objections ne s'appliquent pas, néanmoins, à tous les modèles. La GC de Fillmore et Kay, eût-elle été discutée, en serait sortie indemne.

Une application de l'approche privilégiée par l'auteur, l'inventaire des constructions, clôt cette partie mais se révèle fort peu convaincante. Le matériau choisi, un texte littéraire fortement déviant (extrait du *Cri du Sablier* de C. Delaume), est partiellement décomposé en constructions-types. Contrairement à des principes défendus ailleurs, l'auteur travaille au palier de la phrase (et non du texte), et décrit les constructions au moyen des parties du discours et de la constituance classiques.

En résumé, cet ouvrage soumet parfois des questions intéressantes, mais les noie dans un texte passablement confus. Pour le lecteur, l'effort de décodage est constant, et une compétence préalable dans le domaine se révèle nécessaire. Tout au long, les théories discutées sont présentées de façon allusive, parfois incorrecte comme on l'a vu. La terminologie ne manque pas de dérouter : « méthode scolastique » (*passim*, pour « définition par genre et différence »), « ontologie de la langue » (p. 68, pour « hypostase de la langue »?), « hypothèse translatrice » (p. 212, *quid* ?), « propositions de phrase » (pour « structure propositionnelle », p. 215-216), le « syncrétisme des langues » (?), le « voisement » (p. 220) pour la vocalisation, « externaliste » (p. 221, en un sens que je n'ai pu élucider), « centralisme » pour ce qui semble renvoyer à « individualisme subjectif »... Les acronymes des syntagmes sont toujours en anglais (tantôt « DP », tantôt « NP », « IP », « VP », etc.). Enfin, les coquilles sont nombreuses et n'épargnent pas les patronymes (*Arnaud*

pour *Arnaud*, *Barlett* pour *Bartlett*, *Levy-Strauss* pour *Lévi-Strauss*, *Mel'čuk* transcrit *Mel'cuk*).

RÉFÉRENCES

- Haser, Verena, 2005. *Metaphor, Metonymy, and Experientialist Philosophy. Challenging Cognitive Semantics*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Langacker, Ronald W., 1991. *Concept, Image and Symbol: The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin and New York, Mouton de Gruyter.
- Rastier, François, 1990. « La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique », *Nouveaux Actes sémiotiques*, 9, 5-39.
- Victorri, Bernard, 2004. « Les grammaires cognitives », Fuchs, Catherine (dir.), *La Linguistique cognitive*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme & Ophrys, 73-98.

Jean-Michel FORTIS
CNRS, UMR 7597, HTL,
Univ. Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité

Whorf, Benjamin Lee, *Language, Thought and Reality. Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, seconde édition établie par John Carroll, Stephen C. Levinson & Penny Lee, Cambridge (Mass.), Londres, The M.I.T. Press, 2012, ISBN 978-02625-1775-1

Cette nouvelle édition d'écrits choisis de Whorf coïncide avec un renouveau des idées relativistes, que l'on peut dater approximativement des années 1990, et auquel a contribué de façon significative l'un des artisans de cette édition, Stephen Levinson. À l'Institut Max Planck de

Psycholinguistique (à Nimègue), Levinson a initié d'importantes études sur les implications cognitives des systèmes linguistiques de repérage dans l'espace (par ex. Levinson 2003).

La présente édition reproduit l'ancienne, due à Carroll, psychologue et ami de Whorf, malheureusement sans conserver la pagination originale, et comporte plusieurs additions : une préface de Levinson, en plus de l'introduction biographique de Carroll, une bibliographie des publications de Whorf et d'une partie de ses manuscrits, une bibliographie sélective (presque exclusivement en anglais), et classée par décennies, de travaux antérieurs à Whorf ou sur Whorf et « l'hypothèse de Sapir-Whorf », des index, et enfin un important manuscrit de Whorf lui-même, le Rapport de Yale (*Yale Report*), dont je dirai quelques mots ci-après.

La préface n'évoque pas le contexte historique des travaux de Whorf, de ses influences, de sa formation, de son réseau (mais voir aujourd'hui le livre de Penny Lee et les articles de Joseph, Hutton et Koerner ; Lee, Joseph et Koerner sont pourtant remerciés pour leur participation à cette édition). Levinson ne précise la pensée de Whorf que pour la dégager des caricatures qui en ont été parfois fabriquées tout exprès pour mieux servir de cible, chez Pinker, par exemple. Contre un adversaire plus sérieux, Malotki, dont l'ouvrage passe pour une réfutation des thèses sur la pensée hopi, Levinson oppose la valeur persistante non de toutes mais de certaines thèses de Whorf (Gipper, un néo-humboldtien dont Malotki a été l'étudiant et qui l'a précédé en terrain hopi n'est pas mentionné, mais figure tout de même dans la bibliographie, malgré sa germanophonie). Cette mise au clair est suivie d'un survol de la littérature pro-relativisme

après Whorf. Les années 1950-1980 sont très cursivement traitées, en dépit de l'intérêt que présentait pour l'histoire du relativisme l'évolution qui, au cours de ces années, a vu la recherche s'orienter vers des perspectives naturalistes et universalistes. Il est vrai que l'ouvrage de Lucy (1992) a minutieusement décortiqué cette période. Le traitement réservé aux travaux des années suivantes est meilleur, ce sont justement les années où les cent fleurs du Max Planck s'épanouissent, institution autour de laquelle plusieurs des chercheurs cités gravitent. Ironiquement, les recherches du Max Planck se sont concentrées sur l'espace, un domaine que Whorf avait exclu de son principe de relativité (p. 203).

Il est regrettable qu'un aperçu sur les influences de Whorf n'ait pas été fourni au lecteur dans la préface. Si Whorf reconnaît nommément des influences, certaines allusions sont plus ou moins cryptées, et parfois renvoient à une littérature extralinguistique ou moins orthodoxe : la théosophie, comme l'a montré John Joseph, le monde nouménal et brumeux d'Ouspensky, ou les écrits de Bragdon sur l'hyper-espace (la bibliographie a d'ailleurs censuré les non-orthodoxes). En outre, d'autres positions relativistes se font entendre à la même période, chez des auteurs connus, comme Cassirer ou Weisgerber, ou moins connus, ou moins orthodoxes, comme Korzybski et Ouspensky, déjà mentionné. Sapir lui-même passe en coup de vent, malgré les convergences qui le lient à Whorf quant au rôle de l'investissement inconscient, à l'importance de Jung, à la notion de configuration et au terme même de relativité. Bref, cette nouvelle édition ne fournit pas les outils d'une meilleure compréhension du contexte intellectuel de Whorf. Et de fait,

la bibliographie pour la période antérieure aux années 1950 est pauvre et arbitraire. On ne comprend pourquoi Ogden et Richards y figurent que si on connaît par ailleurs l'impact qu'ils ont produit sur Sapir (*cf.* Joseph 2002). Humboldt est représenté mais non Herder, etc. Signe peut-être de ce peu d'intérêt pour l'histoire, la synthèse de Leavitt (2011) manque à l'appel. Il faut reconnaître aussi que la sélection bibliographique des décennies suivant 1950 est plus étoffée, sans être immense. Elle pourra donc être commodément exploitée par le lecteur en quête d'approfondissement.

Le grand intérêt de cette nouvelle édition est la publication du Rapport de Yale, que Penny Lee avait inclus en appendice de son ouvrage. Rédigé par Whorf à l'intention de ses pairs et manifestement investi d'une grande portée par son auteur (Lee 1996, p. 130 et suiv.), il donne aussi un nom à l'approche de Whorf, la *linguistique configurative*. Le Rapport de Yale est important pour d'autres raisons encore. Il présente un état tardif de la pensée de Whorf (il est daté de 1937-1938), et sous forme systématique récapitule de nombreuses questions. En outre, rédigé pour un public académique, le Rapport de Yale évite les déclarations un peu emphatiques sur la relativité linguistique qui ont paru dans des revues non scientifiques. Enfin, sur certains points, surtout relatifs au principe de relativité et à la connexion (non causale) entre langue et culture (p. 364), il apporte des clarifications ou prévient des objections faciles. Se trouve ainsi immédiatement rejetée l'hypothèse que l'absence de lexicalisation entraîne l'absence de l'idée correspondante, hypothèse d'ailleurs absurde dans l'esprit même de la théorie de Whorf (p. 374). Encore fallait-il l'asserter une bonne fois.

Il va de soi qu'on eût aimé voir d'autres textes publiés ou d'autres manuscrits reproduits, d'autant que le Rapport de Yale était déjà accessible (mais il fallait bien sûr l'adjoindre à cette édition).

En bref, cette nouvelle édition améliore la précédente mais demeure quelque peu décevante. Elle ne comporte pas de textes inédits et ne nous fait pas non plus bénéficier des études sur le contexte intellectuel dans lequel Whorf a travaillé. Elle ne nous renseigne pas davantage sur la notion de relativité linguistique durant la génération de Whorf. En revanche, la préface et d'utiles bibliographies (du moins après 1950) permettront au lecteur de s'orienter dans le champ des études post-whorfiennes sur la relativité linguistique.

RÉFÉRENCES

- Gipper, Helmut, 1972. *Gibt es ein sprachliches Relativitätsprinzip? Untersuchungen zur Sapir-Whorf-Hypothese*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag.
- Hutton, Christopher M. & Joseph, John E., 1998. « Back to Blavatsky: The impact of theosophy on modern linguistics », *Language & Communication* 18, 181-204.
- Joseph, John, 2002. « The sources of the Sapir-Whorf hypothesis », in J. Joseph, *From Whitney to Chomsky. Essays in the History of American Linguistics*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins, 71-105.
- Koerner, E. F. K., 2002. « On the sources of the "Sapir-Whorf hypothesis" », in E. F. K. Koerner, *Toward a History of American linguistics*, London and New York, Routledge, 39-62.
- Leavitt, John, 2011. *Linguistic Relativities*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Lee, Penny, 1996. *The Whorf Theory Complex. A Critical Reconstruction*, Amsterdam, John Benjamins.
- Levinson, Stephen C., 2003. *Space in Language and Cognition: Explorations in*

Cognitive Diversity, Cambridge, Cambridge University Press.

Lucy, John A., 1992. *Language Diversity and Thought: A Reformulation of the Linguistic Relativity Hypothesis*, Cambridge, Cambridge University Press.

Malotki, Ekehart, 1983. *Hopi Time. A Linguistic Analysis of the Temporal Concepts in the Hopi Language*, Berlin, Mouton.

Jean-Michel FORTIS
CNRS, UMR 7597, HTL,
Univ. Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité

Zwartjes, Otto, *Portuguese Missionary Grammars in Asia, Africa and Brazil, 1550-1800*, Amsterdam, John Benjamins, 2011, coll. « Studies in the History of the Language Sciences », 117, xiv, 359 p., ISBN 978-90-272-4608-0

Ce livre est une monographie consacrée aux grammaires rédigées en portugais par des missionnaires en dehors du Portugal de 1550 à 1800. Il analyse les plus représentatives d'entre elles dans une perspective historique et linguistique. Son but est d'évaluer la contribution des missionnaires à l'étude de la typologie des langues et au développement de concepts linguistiques nouveaux. Il signale, au passage, leur attitude en tant que linguistes de terrain. Rédigées aussitôt après l'expansion portugaise du XVI^e siècle, ces grammaires ont contribué, à leur façon, au processus historique de la grammatisation massive des langues du monde décrit par Sylvain Aurox (1992, 1994), processus qui a produit des grammaires et des dictionnaires sur la base de la seule tradition linguistique gréco-latine. Plus proprement, il s'agit ici de la grammatisation opérée par des

missionnaires en langue portugaise. L'auteur de cette étude est un spécialiste de l'histoire de la linguistique missionnaire. La présente étude est l'aboutissement de deux décennies de recherches. Elle fait suite à une étude antérieure du même auteur publiée en l'an 2000, dédiée aux grammaires missionnaires de tradition hispanique : *Las gramáticas misioneras de tradición hispánica (siglos XVI y XVII)*.

L'ouvrage est construit en sept chapitres. Le premier, introductif, explicite ses objectifs principaux : identifier les descriptions grammaticales des langues exotiques des linguistes missionnaires, évaluer leur contribution à l'étude de la typologie des langues et au développement de concepts linguistiques nouveaux, signaler au passage leur attitude face aux langues en tant que linguistes de terrain. Les chapitres 2 à 5 tracent un parcours géo-linguistique de type « intercontinental » qui débute par le Sous-continent indien, se poursuit par le Japon, se déplace au Brésil et s'achève en Afrique. Treize grammaires y sont analysées, en nombre différent cependant selon les continents : cinq grammaires pour le Sous-continent indien (tamoul, konkani, bengali, marathi et hindi), une pour le Japon (japonais), quatre pour le Brésil (tupi, « brasilian », « lingua geral amazônica » et kiriri), trois pour l'Afrique (kongo, « kimbundu » et « cafre »). Leurs auteurs sont des jésuites, à l'exception d'un augustinien (bengali) et d'un capucin (kongo). Le chapitre 6 traite de trois grammaires supplémentaires, toutes rédigées par des capucins : deux grammaires de l'arabe et une de l'hébreu. Bien que ne relevant pas de la même tradition descriptive que les précédentes, leur traitement ici est justifié par le fait d'avoir été rédigées en portugais. Le chapitre 7 achève l'étude par un court bilan des connaissances

acquises dans les principaux domaines : phonologie, orthographe, morphosyntaxe, parties du discours et information extragrammaticale. Ces connaissances, de l'avis même de l'auteur, ne permettent cependant pas d'inférer l'existence d'une « tradition portugaise ». L'ouvrage se termine par un appendice substantiel consacré à la lexicographie, construit sur un parcours géolinguistique analogue, avec l'adjonction cependant d'une section consacrée à la Chine et à la Cochinchine (Vietnam). Il s'achève par une bibliographie substantielle, suivie d'un double index, biographique et des sujets traités.

Le nombre élevé des grammaires analysées exclut d'envisager un commentaire approprié à chacune d'entre elles. Ce sont les plus représentatives d'entre elles qui seront ici évoquées sur la base de leur aptitude à répondre aux deux questions formulées par l'auteur lui-même : dans quelle mesure les missionnaires portugais ont eu recours au modèle gréco-latin ? Quels sont les indices d'intégration d'une terminologie linguistique non occidentale attestés dans les grammaires rédigées par des missionnaires en portugais ? (p. 18).

La réponse à ces deux questions varie selon la répartition géographique des grammaires. Rien de comparable, en effet, entre la situation du continent asiatique, ici représenté par le Sous-continent indien et le Japon, avec celles du Brésil et du continent noir. À l'époque de l'expansion portugaise du XVI^e siècle, le continent asiatique jouissait déjà de formes d'écriture et de traditions linguistiques autochtones préexistantes et très anciennes, absentes dans les deux autres continents. C'est à cette situation contrastée que les premiers descripteurs portugais furent confrontés. Dès lors, notre commentaire suivra le même parcours géographique, bien que de

manière succincte et sélective à l'aide des grammaires les plus représentatives.

À propos du Sous-continent indien, l'auteur rappelle deux faits d'importance. En premier, l'existence de deux traditions linguistiques autochtones distinctes, la dravidienne et l'indo-aryenne, toutes deux anciennes et particulièrement élaborées. Leur présence respective dans les travaux des missionnaires de l'époque est systématiquement signalée par l'auteur du présent ouvrage. Le deuxième fait est l'installation d'une imprimerie locale à Goa par les jésuites dès 1556, une telle installation rendant ainsi possible la publication sur place des travaux des missionnaires, aussi bien religieux que linguistiques. Elle contribua aussi à transformer Goa en un important centre de langues pour l'ensemble du continent asiatique. Dans la perspective que l'on vient d'évoquer, il convient de mentionner, à titre d'exemple, la grammaire historique la plus ancienne, celle d'Henrique Henriques (1549) sur le « tamoul », langue dravidienne. Cet auteur, soucieux de nommer et d'expliquer les traits grammaticaux du tamoul, recourt le plus souvent à une terminologie bilingue portugais-latin, employée aussi sous forme d'alternance codique (*code-switching-like*), mais qui n'est pas celle de Barros, pourtant disponible à son époque. Il donne d'ailleurs peu de définitions, suggérant ainsi que sa visée était davantage pratique, celle de l'apprentissage de la langue. On évoquera aussi la grammaire de Thomas Stephens (1640) sur le « konkani », langue indo-aryenne parlée à Goa, dont l'auteur, dès 1583, à savoir deux siècles avant William Jones, avait remarqué des similarités de structure entre les langues de l'Inde, le latin et le grec. Sa grammaire est divisée en trois sections : alphabet, huit parties du discours et syntaxe, sans que

l'on puisse préciser cependant quelle grammaire latine lui servit de modèle. On retiendra d'ailleurs son regret d'avoir eu recours (contraint ?) à l'alphabet latin, qu'il considérait insuffisant pour exprimer la diversité des sons du konkani, au lieu de l'écriture locale devanagari qu'il estimait mieux adaptée. Dans le domaine de la syntaxe, on mentionnera son traitement correct de la structure ergative, trait attesté aussi en hindi et en marathi, mais sans employer évidemment le terme même d'ergativité qui été créé plus tard. De l'avis de Zwartjes, la description de ce trait est à retenir comme l'apport le plus significatif à l'histoire de la linguistique de l'ensemble de ces différentes grammaires, en dépit du fait que leurs auteurs l'aient davantage envisagé comme une construction passive.

Le Japon est ici représenté par l'unique grammaire de João Rodrigues (1604-1608). Zwartjes, admiratif, classe cet auteur parmi les cinq meilleurs grammairiens jésuites de l'époque coloniale, à deux titres principalement : comme grammairien et comme historien et ethnographe. En tant que grammairien, Rodrigues suit plus ou moins le cadre latin dans son *Arte Grande*. Il l'élargit cependant, en portant de huit à dix le nombre des parties du discours, tout en intégrant la théorie grammaticale locale ainsi que sa terminologie relative à la classification tripartite des parties du discours, aux temps du verbe et à l'emploi des termes techniques phonologiques. Comme ethnographe, Rodrigues a su compléter son étude grammaticale par la description de thématiques diversifiées et en rapport avec la culture japonaise, jamais évoquées d'une manière si ample par les missionnaires-linguistes de son époque. À travers l'étude de l'emploi des termes honorifiques, c'est une véritable étude approfondie des relations sociales entre

différents locuteurs qu'il réalisa. Enfin, comme historien, Rodrigues s'est distingué pour avoir cité les textes originaux mêmes de la littérature classique japonaise, innovant ainsi par rapport aux standards de son époque.

La linguistique missionnaire au Brésil se distingue, elle, de celle de l'Amérique espagnole, sur deux points principalement. En premier, par le fait que les travaux sur les langues indigènes ont été surtout l'œuvre des jésuites, en rapport notamment avec leurs activités pédagogiques, culturelles et évangéliques. Néanmoins, le nombre de grammaires effectivement produites est très limité, pour deux raisons conjointes vraisemblablement : l'absence d'une imprimerie locale, contrairement au Sous-continent indien, ensuite le fait que la Couronne portugaise de l'époque accorda plutôt ses priorités à l'Inde et au Japon. Le second point a trait à la notion même de « langue » en tant qu'objet d'approche, plus précisément à l'emploi de l'expression langue « commune » – *lingua general* en espagnol, *lingua geral* en portugais – ou *koinè*, pour préciser son caractère supertribal. L'emploi d'une telle désignation était assurément justifié en Amérique espagnole en raison de la présence effective d'empires historiques locaux disposant chacun de sa propre langue commune (Inca : Quechua / Aztec : Nahuatl). Au Brésil, une telle situation n'existait pas et l'emploi de cette expression de la part de missionnaires jésuites correspondait davantage à un objectif visé : celui de permettre d'atteindre le plus grand nombre d'indiens.

En fonction de cette double réalité propre au Brésil, des quatre grammaires traitées dans ce chapitre deux méritent une mention spécifique. La première est celle de Joseph de Anchieta sur le tupi qui se

distingue à divers titres. Au plan des sons, par l'attention portée à l'orthographe, à la phonologie et aux règles morphophonologiques. Au plan morphologique, par le dépassement de la distinction nette entre nom et verbe de la tradition gréco-latine, grâce à l'emploi du terme « incrément » pour caractériser les flexions casuelles communes aux thèmes nominaux et verbaux. On constate un dépassement analogue au niveau du verbe, à propos de la distinction traditionnelle de quatre temps, ici délaissée en raison du fait que l'expression du temps des verbes dans les langues tupi est généralement portée par des particules ou des verbes auxiliaires. Une prise de distance analogue à l'égard de la tradition gréco-latine est aussi attestée dans la grammaire de Mamiani sur le Kipeá-Kiriri : il classe les noms non pas sur la base de la flexion du nominal, comme en latin, mais en fonction de préfixes (« articles » ou « particules ») qui affectent aussi bien les noms que les verbes.

Concernant, enfin, la linguistique missionnaire des langues du continent africain, il convient de rappeler que ce continent, bien que découvert en premier et aussitôt exploré dans son pourtour à l'époque des « Grandes découvertes » de l'expansion portugaise (xv^e siècle-xvi^e siècle), a été davantage envisagé par les Portugais comme lieu de transit et de main-d'œuvre esclave. De là non seulement le nombre réduit de grammaires consacrées aux langues de ce continent, mais aussi le déplacement hors du continent de l'intérêt porté à la description grammaticale de certaines d'entre elles. C'est ce qui se produisit au Brésil, lieu privilégié de l'esclavage d'expression portugaise, et sur lequel fut rédigée *Arte da lingua de Angola* (kimbundu) du jésuite P. Dias (1697) afin de permettre aux jésuites brésiliens d'exer-

cer leurs activités religieuses auprès des nombreux esclaves en provenance de l'Angola et des régions africaines avoisinantes. Nos travaux antérieurs (Bonvini 2008, 2009), cités aussi par Zwartjes (p. 221), ont démontré que Dias, tout en s'inspirant du modèle de la grammaire latine d'Álvares (1596 [1572]), a surtout innové dans son traitement du nom, du verbe et des locatifs. Ils ont aussi précisé que Dias s'est appuyé sur une tradition linguistique africaine préexistante, chronologiquement datable et issue du continent africain lui-même, contribuant ainsi à la prolonger et à la parfaire. Sa grammaire, de ce fait, ne s'inscrit aucunement dans la tradition linguistique amérindienne brésilienne de son époque. Zwartjes, pour sa part, systématise (p. 224-230) le texte grammatical de Dias, en le structurant selon l'ordre suivant : phonologie, orthographe, morphologie nominale, morphologie verbale. Il opère également un renvoi morphologique à la grammaire d'Héli Chatelain (1888-1889), aussi bien pour le nom que pour le verbe. Il est néanmoins regrettable, concernant la morphologie du nom, qu'il ne soit pas précisé que le système des classes nominales établi sous forme de tableau ne figure pas dans le texte d'origine d'Héli Chatelain. Son contenu se révèle d'ailleurs imprécis pour les classes nominales suivantes : IV (*re-/ma-*), VIII (*ru-/maku-*), IX (*-/j-*), au lieu de IV (*ri-/ma-*), VIII (*ku-/maku-*), IX (*-/ji-*). Surprenantes aussi, la douzaine de citations en espagnol du système verbal (p. 235), alors que, dans le texte d'origine d'Héli Chatelain (1888-1889, p. 32-52), elles figurent en portugais.

Ces distorsions semblent ne concerner que la présentation de la grammaire de Pedro Dias (1697), un fait circonscrit par conséquent, mais qu'il importait de relever

de notre part, en vue notamment d'une éventuelle réédition du présent ouvrage. Elles n'entament pas la qualité d'ensemble de cette étude, dense et étendue, susceptible de servir de texte de référence à des recherches ultérieures.

Emilio BONVINI

« ZOOM SUR LES PREMIERS
DICTIONNAIRES DE PRAGMATIQUE »

Longhi, Julien, et Georges Sarfati,
Dictionnaire de pragmatique, Paris,
Armand Colin, 2011, 185 p.,
ISBN 978-2-200-26875-6.

Huang, Yan, *The Oxford Dictionary
of Pragmatics*, Oxford University
Press, 2012, 336 p.
ISBN 978-0-19-953980-2

Alors que l'on dispose à l'heure actuelle d'excellentes encyclopédies de la pragmatique (notamment celle publiée chez Routledge par Louise Cummings), les dictionnaires portant sur ce domaine commencent seulement à faire leur apparition¹. Témoins de l'émergence de ces nouveaux outils sont les deux dictionnaires que nous proposons Armand Colin et Oxford University Press et dont l'examen conduit

1 À ma connaissance, il n'existe qu'un seul autre dictionnaire de pragmatique (L. M. Medvedjeva, Natalija Juriivna Medvedeva, *Anglo-ukraïns 'ko-rosijs 'kyj slovnyc ustalenyh vyraziv = Anglo-ukraïnsko-russkij slovar 'ustojchivych vyrazhenij = English-Ukrainian-Russian Dictionary of Pragmatic Idioms*, Kyïv : Ukraïns'ka encklopedija, 1992), car l'ouvrage mixte de J. Moeschler et A. Reboul (*Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique*, 1994, Seuil) est plus une encyclopédie qu'un dictionnaire, puisqu'il n'en respecte pas les canons.

à montrer la disparité de leur contenu respectif. En effet, le dictionnaire de Julien Longhi et Georges Sarfati ne rend compte que d'une vision très étroite de la pragmatique, puisque seuls les concepts relevant de quatre courants (l'approche oxonienne réduite à Austin, Searle et Grice ; l'apport français ; le dialogisme de Bakhtine et une partie de la perspective nord-américaine) se trouvent définis dans ce livre. Yan Huang, par contre, nous livre tout d'abord dans un chapitre introductif intitulé « What is pragmatics ? » un état des lieux très exhaustif des diverses approches qui structurent ce courant (même les pragmatiques philologique, ethnologique, sociologique, clinique, computationnelle, juridique..., y sont explicitées) et ce chapitre, qui mérite à lui seul d'être lu, permet au lecteur non seulement de s'orienter face aux entrées lexicales les plus spécialisées, mais également de prendre conscience du dynamisme dont fait encore actuellement preuve la pragmatique dans de très nombreux domaines. En regard, l'entrée « Pragmatique » rédigée par Longhi et Sarfati se révèle décevante par son manque de clarté due à une mauvaise structuration (le lecteur ne sait pas s'il faut distinguer trois courants ou « quatre blocs théoriques distincts » (p. 126) qui, de plus, ne correspondent pas aux quatre points par la suite exposés) et cette impression d'à peu près se trouve renforcée par l'absence d'une délimitation suffisamment précise des frontières de la pragmatique qui conduit le lecteur à une certaine confusion. Pour ne donner qu'un exemple, un étudiant pourrait – à partir de ce dictionnaire – en arriver à penser que Saussure ou Husserl ont été des pères fondateurs de la pragmatique au même titre qu'Austin pour la philosophie du langage ordinaire... De fait, le dictionnaire de Longhi et Sarfati souffre d'un déséquilibre certain en

n'offrant, entre autres, qu'une vue très tronquée des développements de la pragmatique anglo-américaine, pour privilégier la perspective franco-française qui, bien qu'elle ne soit pas à négliger, est cependant sur-représentée de bien des manières dans cet ouvrage. Huang, par contre, sans minorer l'apport français, rend également compte de nombreux concepts forgés par des théoriciens allemands, italiens, israéliens, australiens, etc. et le panorama qui en résulte permet de se forger – même d'un point de vue strictement historique – une cartographie très précise et plus juste de la circulation des idées en matière de pragmatique.

Si les champs notionnels couverts par Huang sont donc nettement plus exhaustifs que ceux embrassés par le dictionnaire d'Armand Colin, la structuration de chacune des entrées répond également à des choix méthodologiques différents. Ainsi Huang propose très classiquement deux types d'entrées. Si le terme à définir est un concept, il expose dans un premier temps sa définition générique (qui peut être agrémentée de références historiques permettant de situer l'apparition du concept), puis il illustre à l'aide d'un exemple l'application de ce concept et mentionne enfin toutes les autres notions qui entrent en interaction avec lui (et qui sont également pourvues d'une définition dans le dictionnaire). Par contre, si le terme à définir correspond à un courant ou à une école internes à la pragmatique, Huang définit tout d'abord la spécificité théorique de leur visée pragmatique, puis retrace grâce à une brève énumération tous les thèmes de recherches qui leur sont propres, pour ensuite détailler les différentes controverses (passées ou toujours actuelles) auxquelles ont donné lieu ces approches. L'article se clôt par l'exposition, d'une

part, des différents termes synonymes ou subdivisions qui ont été associés à chaque courant et par l'indication, d'autre part, de références bibliographiques permettant d'approfondir le sujet. Il faut de plus préciser que le lecteur peut toujours accéder à la définition d'un concept ou d'un courant grâce à son acronyme, car ceux-ci bénéficient systématiquement d'une entrée qui permet d'explicitier ce à quoi ils réfèrent. La démarche de Longhi et Sarfati se révèle par contre tout autre, car il est très rare – pour ne pas dire exceptionnel – que les entrées proposent une définition générique qui permette de se faire une idée claire du contenu et de l'extension des notions ou des approches pragmatiques. Ainsi, de très nombreuses entrées débent par les mots « Tel auteur / Selon tel auteur / Pour tel auteur ... » et ce mode d'expression porte à confusion, car le lecteur ignorant du concept peut en venir à penser que celui-ci a été forgé par l'auteur cité. Mais malheureusement, cela est rarement le cas. Pour ne prendre qu'un exemple qui allie absence de définition et risque de confusion sur l'origine du concept, on peut citer l'entrée « Présupposition » qui se compose ainsi :

Ducrot (1972) invite à distinguer entre le posé et le présupposé. Dans « Jean a cessé de fumer », il faut distinguer « Jean fumait dans le passé » (le présupposé) et « Jean a arrêté » (le posé). La notion de sous-entendu est également intégrée à cette distinction².

Renvois à : IMPLICITE, SOUS-ENTENDU, PRAGMATIQUE INTÉGRÉE, DUCROT ;
Lecture conseillée : O. Ducrot, « De Sausure à la philosophie du langage », préface

2 L'entrée se poursuit sur la notion de sous-entendu, bien que cette dernière bénéficie également d'une entrée.

à *Les Actes de langage*, J. R. Searle, Paris, Hermann, 1972. (p. 130)³.

De fait, le renvoi à la « pragmatique intégrée » ainsi que l'unique référence à la préface de Ducrot contribue également à orienter le linguiste débutant (à qui ce livre s'adresse, puisque le public visé par les auteurs sont : « l'usager, débutant ou avancé », p. 9) vers l'idée inexacte que ce concept aurait été forgé par Ducrot. Mais ce que montre aussi cette entrée est que le caractère totalement imprécis des « définitions » de ce dictionnaire favorise également l'insertion d'affirmations erronées, car la notion de sous-entendu n'a – contrairement à ce qui est écrit – jamais été intégrée à la distinction « pré-

supposé / posé », mais a été pensée à un degré plus élevé que la présupposition comme relevant de la catégorie de l'implicite (cf. Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'Implicite*, 1998, Armand Colin). Nombreuses sont ainsi les erreurs qui jalonnent cet ouvrage ou l'emploi de certains termes qui, par faute d'explicitation, laisse le lecteur pantois. Il est ainsi question à la fin de l'entrée « Phénoménologie » (pour laquelle il aurait déjà fallu justifier pourquoi elle figure dans un dictionnaire de pragmatique...) du « renouvellement de la philosophie du langage » (p. 117) sans que le contenu de ce renouvellement ne soit spécifié (cf. également l'entrée « règles du langage » réduite à la citation de Searle, puisque aucun lien avec le langage n'est établi pour les règles constitutives et normatives) et la majorité des articles contiennent des expressions, telles que « des auteurs / certains auteurs / nombre d'auteurs » dont le nom n'est presque jamais précisé (cf. « Philosophie du langage », p. 120 ; « Pragmatique », p. 126 ; « Rhétorique » p. 141, etc.). De plus, les entrées référant à un même domaine conceptuel sont totalement redondantes non seulement dans leur contenu, mais également dans les exemples utilisés, et bien évidemment dans la bibliographie proposée (cf. par exemple tous les articles se rapportant à la théorie des actes de langage, à la théorie de la pertinence, ou encore à la rhétorique). La même citation d'un auteur peut ainsi se retrouver deux fois sur la même page ! (cf. les entrées « Point de vue » et « Polyphonie », p.123). Aussi, le lecteur l'aura compris, la différence d'exhaustivité entre le dictionnaire d'Armand Colin et celui d'Oxford University Press ne peut pas simplement être imputée à leur différence de taille (respectivement 185 et 336 pages), car le livre de Longhi et Sarfati recourt

3 En regard, la définition de « Présupposition » dans le dictionnaire de Huang est : « A concept (re)introduced by the German philosopher, mathematician, and logician Gottlob Frege in modern time, though the notion may go back at least as far as the medieval philosopher Petrus Hispanus. A presupposition is a proposition whose truth is taken for granted in the utterance of a sentence. The main function of presupposition is to act as a precondition or presumption of some kind for the appropriate use of the sentence. E. G. the uttering of the sentence *John regrets that he became temperamental* **presupposes** that John became temperamental. There are two conceptions of presupposition : (i) **semantic, sentence, or statement presupposition**, and (ii) **pragmatic, utterance, or speaker presupposition**. Presuppositions in general exhibit two distinctive properties : *constancy under negation and *defeasibility or cancellability. Currently, most linguists and philosophers of language are of the view that presupposition is largely a pragmatic phenomenon. See Huang (2007). See also conversational implicature ; entailment ; cleft presupposition ; existential presupposition ; factive presupposition » (p. 245).

souvent à de très longues citations d'auteurs au lieu de résumer leur pensée (cf. l'entrée « Schismogenèse », p. 144, ou encore l'entrée « Performativité » où les auteurs se contentent de reproduire un passage du *Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique* de Moeschler et Reboul) ; s'écarte trop souvent du domaine de la pragmatique en insérant des digressions à l'intérieur des entrées (cf. l'entrée « sujet parlant », p. 161) et manque d'esprit de synthèse (cf. par exemple, l'entrée « Phrase » où l'idée exprimée dans les trois premières phrases aurait pu facilement être exposée en une seule). Les références bibliographiques inscrites à la fin de chaque entrée sont de surcroît très limitées et répétitives, alors que la bibliographie que nous propose Huang à la fin de son ouvrage est d'une telle richesse qu'elle constitue en soi un instrument de travail.

Certes, rédiger un dictionnaire de pragmatique n'est pas chose facile, et si le contenu de quelques entrées du dictionnaire de Huang souffre d'opacité en raison de leur trop grande technicité (cf., par exemple, l'entrée « A-first analysis », p. 21), il reste qu'il constitue à ce jour un ouvrage de référence pour les linguistes.

Béatrice GODART-WENDLING
CNRS UMR 7597 HTL,
Univ. Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité

Schuchardt, Hugo, *Textes théoriques et de réflexion (1885-1925)*, Édition bilingue établie par Robert Nicolai et Andrée Tabouret-Keller, avec la collaboration de Pierre Caussat et Elisabetta Carpitelli, traductions d'Anke Baumgartner, Pierre Caussat, Céline Condat, Marc Dorner et Andrée Tabouret-Keller, introduction par Robert Nicolai, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, coll. « Linguistique », 270 p., ISBN 978-2-915806-16-8

I. Sous la direction de Robert Nicolai et Andrée Tabouret-Keller, les éditions Lambert-Lucas proposent une édition bilingue de quelques textes publiés par Hugo Schuchardt (1842-1927) entre 1885 et 1925, soit, approximativement, durant la période dominée par le courant néogrammaïen. Il faut assurément saluer une initiative qui contribue à faire découvrir un auteur mal connu dans le monde francophone en dehors de la créolistique. Une sélection drastique s'imposait toutefois dans l'énorme production de l'auteur, et les éditeurs ont choisi de privilégier quelques textes théoriques significatifs, en écartant les travaux descriptifs et ceux sur les créoles, mieux connus et en partie accessibles en anglais.

Ils ont donc retenu l'essai contre les néogrammaïens (1885) et les échanges avec Victor Henry qui ont suivi, trois textes illustrant chacun un point central dans la réflexion de Schuchardt : *Sachen und Wörter* (1912), qui faisait écho à la revue *Wörter und Sachen* de Meringer, le compte rendu du *CLG* (1917), dans lequel Schuchardt oppose son empirisme au réductionnisme qu'il attribue à Saussure, et, de la même année, un article sur l'apparement des langues où apparaît le concept typologique de parenté élémentaire. Le

recueil se clôt sur deux articles tardifs (1923 et 1925) consacrés à l'individualisme dans les sciences, qui furent en quelque sorte pour l'auteur l'occasion d'une rétrospective de son propre itinéraire. Dans le format proposé, ces choix éditoriaux sont cohérents et fournissent au non-spécialiste un aperçu succinct mais globalement fidèle. Ajoutons que les éditeurs ont pris soin d'assortir chaque texte d'une présentation rapide et d'ajouter à la fin du recueil un extrait de la bibliothèque virtuelle de Schuchardt en présentant brièvement les auteurs cités dans les textes sélectionnés.

II. L'ordre chronologique adopté ne saurait masquer la permanence des préoccupations et des positions épistémologiques de Schuchardt, ainsi qu'en témoignent les similitudes, à plus de trente ans d'écart, entre la charge contre les néogrammairiens et le compte rendu du *CLG*. La présentation des deux textes est malheureusement assez sommaire, quand elle ne recycle pas les clichés habituels sur les néogrammairiens (convaincus de se limiter aux seuls phénomènes phonatoires, p. 19) ou sur Saussure (quasi réduit à la vulgate structuraliste hexagonale, p. 132). Quelques précisions sont donc ici utiles. Concernant les premiers, il faut d'abord rappeler que leur prétendue école n'a jamais eu la compacité épistémologique qu'a pu avoir, par exemple plus tard, le Cercle de Prague. Et surtout que, réduite à son ossature formelle telle qu'elle fut énoncée dans la préface de Leskien (1876)¹, la thèse de l'*Ausnahmslosigkeit* était d'abord méthodologique, voire voisine d'un principe constitutif à la

Kant. Elle posait que, sinon en fait, du moins en droit, il n'y a pas d'entorse possible au déterminisme. Cela n'allait pas de soi au vu des méthodes de la génération précédente, et c'est sur ce point que s'est cristallisée l'opposition de Schuchardt, tout comme, plus tard, à l'égard du *CLG*. Tout au long de sa carrière, Schuchardt a en effet défendu une conception beaucoup plus empiriste des sciences, corrélée à une interprétation stricte de la causalité, en termes de causes efficientes.

L'opposition entre cet « empirisme obstiné » (Caussat, p. 132) et les principes néogrammairiens apparaît clairement dans la discussion avec V. Henry. Au-delà de la question des lois phonétiques et même du déterminisme, le débat a porté sur le statut de la modélisation, sur la filiation des langues, et sur une difficulté très débattue à l'époque, qui réapparaît tout naturellement dans le compte rendu du *CLG*, celle de l'articulation entre stadialisme et gradualisme. Il s'agissait en effet de savoir si les stades sont ou non un simple effet de la modélisation (la théorie des équilibres ponctués y répond aujourd'hui par la négative) et Schuchardt s'est montré tout naturellement défenseur d'un gradualisme strict. Tout cela, on le voit, excède largement les clichés sur les lois phonétiques. Ce que Schuchardt reproche à Saussure est en substance du même ordre : un goût pour l'abstraction et pour les dichotomies, auquel il oppose la singularité concrète, les transitions continues (*Uebergänge*) et le refus consécutif de dissocier, fût-ce méthodologiquement, l'individuel du collectif. S'il est vrai que le statut de la langue oscille chez Saussure entre modèle et empiricité, chez lui, le rejet de la modélisation est explicite. Seuls existent les idiolectes, la langue commune est une abstraction, dit-il, au même titre que l'esprit collectif

1 Leskien E. (1876), *Declination in Slawisch-lituanischen und Germanischen*, Leipzig, Hirzel.

(p. 141). Précisons néanmoins qu'il s'agissait, là encore, d'une problématique d'époque, fort débattue dans le cadre néogrammatarien.

Un autre point abordé par Schuchardt dans son compte rendu du *CLG*, qui souligne à nouveau par contraste la filiation entre Saussure et la tradition comparatiste, concerne la parenté des langues (*Sprachverwandtschaft*, peut-être mieux rendu en français par *apparentement*). Alors que le *CLG* et plus encore Meillet, fidèles en cela à la génération précédente, l'interprètent en termes génétiques, Schuchardt privilégie une *parenté élémentaire*, plus typologique, qui fait l'objet de l'article *Sprachverwandtschaft* de la même année et sur lequel on reviendra dans un instant.

III. Le second texte du recueil, *Sachen und Wörter*, est quant à lui l'indice d'une évolution dans la réflexion sémantique (*Bedeutungslehre*). Si celle-ci occupe une place non négligeable chez les comparatistes, le mouvement incarné par la revue *Wörter und Sachen*, en associant directement *Wortforschung* et *Sachforschung*, se proposait explicitement d'intégrer la recherche linguistique dans la recherche sur la culture, reprenant donc à nouveaux frais une composante déjà présente chez Grimm, comme le signale à juste titre E. Carpitelli (p. 91-92). Cette perspective était de fait dans l'air du temps, et Schuchardt s'y inscrit à sa manière en postulant l'antériorité de la chose sur le mot. Dès lors que les mots ne sont que des indices le plus souvent insuffisants par eux-mêmes, c'est-à-dire sans la connaissance des choses – on songera ici à Wegener –, il appelle donc de ses vœux, non plus une *Bedeutungslehre*, mais une *Bezeichnungslehre*, une théorie de la désignation. Certains propos évoquent par ailleurs Gilliéron, dont la proxi-

mité épistémologique, voire documentaire, est par moments frappante. Ainsi lorsque Schuchardt affirme dans un texte légèrement antérieur (1911, p. 58, cité par Carpitelli, p. 94) que « la géographie des homonymes et des synonymes n'est autre que l'histoire projetée », une formule que n'eût pas désavouée Gilliéron. Mais un indice plus direct de cette proximité est sans doute la mention (p. 118-119) de la faucille dentelée, un cas longuement analysé par ce dernier dans un travail de 1905², que Schuchardt pouvait difficilement ignorer, et où l'auteur évoque un « *modus cognitif* », lequel aurait influencé la forme et l'emploi des mots.

IV. L'article *Sprachverwandtschaft* est peut-être le plus intéressant pour l'historien. Comme le signale R. Nicolaï (p. 158), la notion de parenté élémentaire chez Schuchardt est difficile à cerner avec exactitude et ne paraît pas directement assimilable à des phénomènes de *Sprachbund*. Elle fait quoi qu'il en soit référence à un apparentement typologique qui, pour n'être pas génétique, n'est pas non plus aréal, et désigne tout trait commun (convergent ou parallèle) entre deux langues, qu'il soit phonétique, morphologique ou syntaxique. Cela toutefois n'explique que partiellement l'appellation elle-même. Deux points méritent ici d'être mentionnés. Premièrement, que cette notion est intimement liée chez Schuchardt à sa théorie de la mixité des langues et à son refus nominaliste de considérer les langues comme des ensembles fermés ; « où tout se tient », eût dit Meillet. « Une langue, répète-t-il (p. 174-175), n'est pas une masse homogène dans laquelle il

2 Gilliéron J. & Mongin J. (1905), *Étude de géographie linguistique*, « Scier » dans la *Gaule Romane du Sud et de l'Est*, Paris, Champion.

suffirait de prélever un échantillon ; ce n'est pas un organisme qui permet un *ex ungue leonem* », c'est un ensemble de faits dont la solidarité interne est d'abord celle que leur accordent les locuteurs. L'opposition à Meillet, qui voyait dans une langue mixte (« hybride » !) une espèce par définition non viable, se révèle ici maximale. L'élémentarisme de Schuchardt fait donc ainsi figure d'alternative à un modèle qui aura dominé la linguistique depuis Schleicher jusqu'au structuralisme inclusivement. Ce constat conduit à une deuxième remarque, à savoir qu'ici encore toutes ces questions appelleraient à être contextualisées. On trouve par exemple çà et là chez Schuchardt une allusion aux *Elementargedanken* de Bastian dont la démarche an-historique, transculturelle et non holistique, a dû, au moins marginalement, l'intéresser. L'élémentarisme, on ne saurait l'oublier, est aussi et surtout une composante méthodologique essentielle de la réflexion sur les créoles et de la construction des langues auxiliaires, que Schuchardt a toujours défendues. Il n'y a pas, écrit-il (p. 236-237) dans « Der Individualismus in der Sprachforschung », le dernier texte du recueil, de différence fondamentale entre les *Kunst-sprachen* et les autres langues au motif de leur construction artificielle. Je ne comprends pas, conclut-il, « pourquoi une nouvelle langue ne pourrait pas être créée avec n'importe quelle matière et de n'importe quelle façon et être fixée en quelques générations. Les langues créoles constituent un bon parallèle ».

V. Les deux textes sur l'individualisme ajoutent quelques touches à ce tableau déjà riche. Des remarques sur la subjectivité du chercheur et un retour biographique sur le parcours de l'auteur. Mais le lecteur y retrouve aussi sous une autre forme des

thèmes déjà esquissés dans les articles précédents, et notamment une nouvelle critique de l'essentialisme linguistique – dire que « la langue évolue » ou « fait » ceci ou cela est un abus de langage, rappelle Schuchardt, que cette critique conduit cette fois à esquisser un parallélisme entre histoire de la langue et histoire de la linguistique. À la fluence héraclitienne du réel s'oppose en effet la contrainte technique de saisir ce réel par le biais d'instantanés stables : langue écrite « fixée » d'un côté, discipline enseignée de l'autre. Il s'agit là, on le voit, d'une ultime reprise d'une thématique qui aura traversé l'œuvre, en l'occurrence la difficulté d'articuler le devenir, seul réel à ses yeux, et l'artefact qu'est la synchronie. Si la priorité reste clairement accordée à la diachronie, la coupe synchronique, quoique toujours conçue comme simple limite asymptotique du devenir, reçoit ici, tardivement, une légitimation partielle, d'ordre méthodologique et sociologique.

VI. Quelques regrets pour finir, qu'il eût été malhonnête de déguiser. Pour peu qu'on les lise un peu attentivement, les textes sélectionnés par les éditeurs s'éclaircissent donc mutuellement et révèlent les grandes lignes de cette œuvre protéiforme. On a regretté plus haut la présentation sommaire du débat sur les lois phonétiques et du *CLG*. Sans doute, s'adressant à un public large, le commentaire était contraint à certaines simplifications, mais les textes eussent gagné en intelligibilité si l'appareil explicatif avait été dans certains cas (pas toujours) plus étoffé et solide. Certaines affirmations ont même de quoi surprendre, par exemple lorsque le lecteur découvre que le naturalisme en sciences du langage est un héritage humboldtien. (Faut-il rappeler que c'est Schleicher qui a introduit le

terme *morphologie* en linguistique ?) Ou encore quand il apprend, dans les notices finales, que Cassirer est un précurseur de l'herméneutique contemporaine, Meillet un élève de Bally, Curtius le maître auquel les néogrammairiens se réfèrent, sans parler de l'attribution à Wundt de thèses herbartiennes. Le même Herbart, référence incontournable des *Junggrammatiker* et substrat majeur de la sémantique de l'époque, y est présenté comme un « philosophe et pédagogue allemand, un des fondateurs de la pédagogie moderne fondée sur l'apprentissage et la psychologie » (p. 256). De même, la notice consacrée à Saussure néglige de mentionner le *Mémoire*, celle sur Meillet fait l'impasse sur sa polémique avec Schuchardt. (R. Nicolai la présente dans son introduction à *Sprachverwandschaft*.) En lisant les notices qui leur sont consacrées, on s'étonne de ne pas voir rappeler que Ribot fut d'abord le principal passeur de la psychologie allemande en France, que Marr, avant de devenir l'idéologue officiel de la linguistique soviétique, fut un spécialiste des langues caucasiennes qui l'ont conduit à esquisser une théorie de l'apparemment des langues ni génétique ni aréale, et que c'est à ce double titre que Schuchardt l'avait lu. (Ses travaux sur le basque l'avaient en effet amené à s'intéresser aux langues caucasiennes.) Et ce ne sont là que des exemples parmi bien d'autres. Entendons-nous : il ne s'agit pas ici d'érudition, mais de détails qui eussent été ici utiles au lecteur non prévenu. Ajoutons que la traduction laisse parfois à désirer : restitution approximative de certains concepts, passages omis, ou quasi inintelligibles pour qui n'a pas accès au texte allemand. Certes, les coquilles et les inattentions sont inévitables en la matière, mais une relecture attentive aurait pu en éliminer un bon nombre.

Cela étant, ces remarques et ces regrets n'enlèvent rien au jugement global. Traduire Schuchardt est une excellente idée, et les textes choisis l'ont été judicieusement. Espérons que cette heureuse initiative relancera en France l'intérêt pour un auteur largement ignoré, à l'exception du travail remarquable que lui consacra jadis le regretté D. Baggioni³.

Didier SAMAIN

Univ. Paris Diderot, UMR 7597,
HTL, CNRS, Sorbonne Paris Cité

Irène Fenoglio (dir.), *Genesis*, 35, *Le geste linguistique*, Paris, PUPS, 258 p., ISBN 978-2-84050-869-4

L'équipe « Génétique et théories linguistiques » de l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM) s'est formée en 2006 autour de l'archive d'Émile Benveniste. Petit à petit, en emmenant avec elle des chercheurs travaillant sur d'autres auteurs (Saussure, Tesnière, Meillet, Guillaume, Hjelmslev...), cette équipe a commencé à poser son champ d'étude : les manuscrits de linguistes.

Travailler sur les brouillons n'est pas une nouveauté, la génétique textuelle a été théorisée dès les années 1970, et institutionnalisée par la fondation de l'ITEM en

³ Voir notamment Baggioni, D. (1986), *Langue et langage dans la linguistique européenne (1876-1933)*, thèse pour le doctorat ès lettres présentée à l'Université de Provence ; (1988) « Le débat Schuchardt/Meillet sur la parenté des langues (1906-1928) », *Histoire Épistémologie Langage* 10/2, p. 85-97 ; (1989), « Hugo Schuchardts Beitrag zur allgemeinen Sprachwissenschaft », *Historiographica Linguistica* XVI-3, p. 327-350.

1982, qui a depuis diversifié son champ de travail en ne se limitant plus aux manuscrits de Flaubert, Sartre ou Proust, mais en se composant à présent une vingtaine d'équipes (par exemple « génétique des arts visuels », « génétique filmique »...).

Comme le rappelle Irène Fenoglio [IF] (qui dirige l'équipe GTL et le présent volume de *Genesis*), l'approche linguistique des manuscrits existe également depuis longtemps (Almuth Grésillon et Jean-Louis Lebrave ont créé en 1985 une équipe « Manuscrits et linguistique », et d'autre part le travail sur les manuscrits de linguistes n'est pas davantage inédit, puisque voilà un siècle que les manuscrits de Saussure sont lus, non seulement d'un point de vue génétique, mais dans une visée de découverte du travail de Saussure, et en vue d'éditer ses textes.

Pendant, il semble que *Le geste linguistique* a une visée inaugurale, que ce volume a précisément pour intention de poser l'existence et la spécificité d'un horizon nouveau de recherche. IF fait ainsi ce constat : « Nous sommes bien face à un *champ* qui se constitue. Il a son terrain : les archives et manuscrits de linguistes ; il a ses outils : l'analyse linguistique, la génétique du texte, et l'historiographie linguistique ; il a son domaine : histoire des idées, processus de genèse, constitution de concepts » (p. 8).

Les manuscrits de linguistes ont ainsi donc à la fois le statut de documents permettant d'augmenter la connaissance détaillée de l'histoire de la linguistique, et en même temps d'observatoire du processus d'écriture, en tant que lieu de l'invention théorique. Si, comme l'écrit IF, « l'examen génétique des manuscrits de linguistes fait apparaître les processus très intriqués de scripture et de pensée ou ... de pensée et de scripture, et donne à voir com-

ment se processualisent les activités scripturales de théorisation et de conceptualisation » (p. 27), le travail mené au sein de l'équipe GTL a déjà le bénéfice de reconnaître une écriture aux linguistes, du moins à certains linguistes, et peut-être de tendre à ne pas séparer l'invention de langue et l'invention de pensée.

Les manuscrits de linguistes sont-ils alors si différents des manuscrits d'écrivains ? IF semble en effet séparer du champ littéraire le travail sur les manuscrits de linguistes, sans doute pour préserver une spécificité à son domaine de recherche, mais aussi parce qu'elle conçoit des fonctions différentes à la littérature et à la linguistique. Elle explique ainsi : « Faut-il lire les manuscrits pour comprendre les théories ? Oui. Et là se trouve peut-être la différence avec les textes littéraires. Les manuscrits littéraires n'ont pas le même statut que l'œuvre publiée correspondante. La génétique qui s'y applique est séparée de l'objectif premier de la littérature, la lecture, et de son effet direct sur le lecteur. Il y a une autosuffisance du texte littéraire par sa fonction essentielle – la lecture – alors que la fonction essentielle du texte théorique est la compréhension et son utilisation pour une avancée conceptuelle toujours en cours » (p. 36-37). N'y aurait-il pas à travailler avec le concept de « poème de la pensée » qu'Henri Meschonnic pouvait poser lorsqu'il travaillait par exemple à lire Spinoza ? c'est-à-dire, à envisager certains textes de linguistes comme on envisage certains textes littéraires, du point de vue de la lecture, et de l'activité qu'ils ont sur le lecteur, un peu comme lorsque Benveniste écrivait à propos du *langage poétique* (qui n'est pas la poésie) que le *poète* recrée par son langage une « sémiologie nouvelle », ou alors lorsqu'il écrivait dans un article cette formule deve-

nue connue : « le langage *re-produit* la réalité » ?

En quoi est-il pertinent d'observer le processus d'écriture visible dans les brouillons ? D'une certaine manière on pourrait se dire que le texte publié suffit, et même donne assez de travail aux critiques, et que d'autre part, le temps de la théorie n'est pas sa genèse mais son actualité au présent, son devenir. Pour IF « le texte publié ne suffit pas, les manuscrits augmentent les dimensions de la lecture. Ainsi, le texte publié, référentiel, condamne toutes ces élaborations à l'invisibilité, sinon à l'inexistence, alors même qu'elles construisent et explicitent le processus de théorisation » (p. 7). IF utilise une métaphore géologique, parlant des brouillons d'articles comme des couches, enfouies, sous le « permafrost gelé du texte théorique » (p. 35). Plus loin encore, tout en admettant que le texte imprimé « fonctionne », « peut suffire [...] pour avancer dans le savoir », IF pose que la découverte des manuscrits va dans le sens d'un « accroissement des connaissances », et que « si on ne peut en imposer la *nécessité*, on peut, du moins, en affirmer la *pertinence* » (p. 37).

IF indique que, du point de vue de l'histoire institutionnelle, les manuscrits peuvent documenter un espace d'écriture qui se situe hors de la sphère publique. Ainsi écrit-elle : « La prudence éditoriale – prudence vis-à-vis des pairs, prudence vis-à-vis de l'autoperception de sa pensée, prudence vis-à-vis de la rigueur nécessaire à l'énonciation théorique – ôte, du texte lissé destiné à la lecture et à l'étude, le vivant de l'intrication des mots et de la pensée » (p. 35). C'est sur ce chemin que les contributions d'Estanislao Sofia [ES] (« Comment écrire pour transmettre ? Modalité argumentative chez Saussure » (p. 59-75) et de Valelia Muni Toke [VMT],

« Le linguiste et le médecin. Les premières lettres de la correspondance Tesnière-Pichon (1936-1937) à la lumière d'un brouillon de Tesnière (1935) », s'orientent. Ainsi VMT, à partir de la mise au jour de la correspondance Tesnière-Pichon, autrement que de seulement documenter des traits de caractère de chacun, l'irritabilité et l'orgueil de Pichon par exemple, indique la nécessité d'un recours à l'archive des linguistes du point de vue de l'histoire de la discipline, pour l'analyse de l'institution : « les brouillons, la correspondance privée et les autres documents d'archive sont un témoignage précieux de l'élaboration réelle des débats scientifiques passés. Une histoire de la discipline qui ne se fonderait que sur une analyse des discours publics et officiels manquerait à n'en pas douter la possibilité d'éclairer la genèse des représentations et théories qui ont circulé à une époque donnée » (p. 106-107). De son côté, ES montre, à partir d'un exemplaire rare chez Saussure d'une archive existante pour un texte publié (le compte rendu critique du livre *Kritik der Sonantentheorie* de J. Schmidt en 1895, republié dans le *Recueil des publications scientifiques* en 1922), tout le processus d'écriture que tait le texte publié. Tout ce que l'institution ne peut pas accepter dans un texte théorique : la radicalité de la prise de position, la tonalité véhémence. ES indique ainsi que les manuscrits « témoignent de l'effort de Saussure pour formuler ce qu'il avait à affirmer, et qu'il exprimait sans ambiguïté dans ses notes, et ses (énormes) difficultés à l'énoncer d'une manière acceptable. Acceptable pour qui ? Pour ses collègues bien sûr, qui, transformés par Saussure en adversaires, devaient le lire, le comprendre et (ceci était essentiel) lui répondre » (p. 62).

Saussure occupe une place importante dans le volume, alors qu'en 2012 un

numéro de la revue *Langages* était consacré au problème de *L'apport des manuscrits de Saussure*. En dehors du texte d'ES, Kazuhiro Matsuzawa [KM] consacre une étude, « Puissance de l'écriture fragmentaire et "cercle vicieux" », aux manuscrits dits « De l'essence double du langage », en posant la nécessité pour Saussure d'une écriture et d'une pensée aphoristique, critique d'une linéarité prétentieuse en sciences humaines. Ainsi, partant par exemple de la tentative de formulation « Il paraît ~~pratiquement~~ impossible ~~en fait~~ de donner une prééminence à telle ou telle vérité ~~fondamen~~ de la linguistique, de manière à en faire le point de départ ~~unique~~ ~~centrale~~ », KM propose de penser que cette thèse initiale, « obligeant la science du langage à renoncer au progrès linéaire qui conduit du début du système à son terme, signale à celle-ci le besoin de se constituer sous la forme de renvois circulaires » (p. 45). À propos de l'absence de commencement, KM, après Tullio de Mauro, signale la proximité de Saussure avec certains passages de Hegel. En donnant à voir la forme aphoristique de la pensée et de l'écriture de Saussure, en observant ce qu'il dit et comme il le dit, en indiquant des détails comme le passage de « unique » à « central », KM met en lumière l'indissociabilité chez Saussure d'une forme d'écriture, et d'une forme de pensée, nouvelles et critiques. La contribution de Giuseppe D'Ottavi [GO], « Genèse d'un écrit saussurien : de la "théosophie" à une approche de la subjectivité », s'intéresse aux brouillons de l'article « La théosophie brahmanique » (1907), qui est un compte-rendu de l'ouvrage de Paul Ultramare, *Histoire des idées théosophiques dans l'Inde : la théosophie brahmanique* (1906). GO transcrit une partie de ce dossier génétique ; il s'agit, encore une fois,

d'un des rares cas de ce genre chez Saussure, et d'autre part du seul texte de Saussure consacré à la philosophie brahmanique. Ce qui rejoint le texte de K. Matsuzawa, c'est la critique de l'unité et de la linéarité. Critique du *moi* : ainsi, on peut lire dans un manuscrit : « ~~abolissant~~ ~~niant~~ ~~absolument~~ le *moi*, comme dans l'idée bouddhique, ou en *multipliant les moi* comme dans la philosophie Sâmkhya » (p. 136). Cela trouve sa poursuite intime dans un manuscrit, invisible dans la publication finale. En voici un extrait : « Mais, ~~là est~~ au fond le point de séparation des esprits qui ne conçoivent un autre esprit qu'au travers d'eux-mêmes, et qui ~~sont~~ ~~l'immense~~ ~~infinie~~ ~~majorité des esprits~~ ~~font~~ *l'éternelle* ~~et tranquille~~ *majorité*, et de ceux qui ~~ardemment~~ ~~mais vainement~~ ~~ambitionnent de~~ ~~de~~ vainement, mais ardemment ambitionnent de connaître ~~plus~~ le monde à travers autre chose qu'eux-mêmes ». Marc Décimo consacre également un texte à Saussure, « Saussure correcteur de Louis Duvau », où il donne à lire une correspondance entre les deux hommes à propos d'un *Glossaire latin-allemand* du XI^e siècle que Duvau édite à partir d'un manuscrit (« Vatic. Reg. 1701 »).

On trouvera également dans ce numéro de *Genesis*, trois entretiens, avec Tullio de Mauro (qui porte pour une grande partie sur Saussure et ses manuscrits), Antoine Culioli, et Jean-Claude Chevalier, à propos de leur histoire, du rapport qu'ils entretiennent à leur archive, leurs livres. Des trois linguistes interrogés, aucun ne conserve particulièrement ses manuscrits. Ainsi T. de Mauro, se distinguant de son maître A. Pagliaro « qui conservait tout », « le rêve des généticiens, je le sais, mais en ce qui me concerne, je tends à me libérer des versions intermédiaires, je ne suis pas leur

homme » (p. 146). A. Culioli conserve davantage, conserve ses recherches sur les langues : « Je jette – mais j’ai aussi des dossiers qui restent : ce sont d’une part des papiers, des documents sur les langues que j’ai rassemblés et dont je ne suis pas l’auteur, et d’autre part mon propre travail » (p. 153). Jean-Claude Chevalier, quant à lui, se donne comme dégagé du poids affectif des livres et des manuscrits : « Je ne suis pas comme Benveniste, qui gardait tout. Ce que j’écris n’est pas sacré » (p. 205). Il dit n’avoir de livre cher qu’une édition des *Peintres cubistes* d’Apollinaire. Il termine l’entretien, en affirmant à Irène Fenoglio et Valentina Chepiga, non sans humour : « Je suis totalement indifférent à mon œuvre et je ne tiens pas à avoir l’éternité » (p. 206). Il est vrai que la différence d’attitude semble grande avec Benveniste, qui gardait « tout », qui a tout légué à la BnF, qui avait donc la volonté qu’on lise ses manuscrits, selon IF « parce que c’est le lieu où il pense, réfléchit, organise, s’informe : le linguiste y apprivoise, en le ruminant, ce qu’il est en train de découvrir. Il s’agit d’un lieu stratégique où l’idée prend lieu, place et forme, où la pensée naît parce qu’elle s’inscrit » (p. 28).

Les manuscrits de Benveniste ont une part belle dans ce numéro de *Genesis*, puisque Aya Ono, auteur d’un ouvrage *La notion d’énonciation chez Emile Benveniste* (Lambert Lucas, 2007) travaille sur les brouillons de l’article « La blasphémie et l’euphémie », et qu’Irène Fenoglio en parle à titre d’exemple dans son texte « Genèse du texte linguistique : une complexité heuristique », ainsi que dans le texte écrit avec Christian Puech sur « Le fonds Antoine Meillet », trouvant de grandes similitudes d’habitude de travail entre Meillet et Benveniste. IF publie enfin, accompagné d’une transcription diplomatique, un

extrait (23 feuillets sur les 49 feuillets existants) des manuscrits d’un texte inédit de Benveniste sur l’« axiologie », texte prenant comme point de départ la critique de l’axiologie du philosophe péruvien Augusto Salazar Bondy. Il s’agit d’un texte qui se situe dans la poursuite de l’article « Sémiologie de la langue » : « Entre l’axiologie et la sémiologie il y a un terme commun et un seul, semble-t-il, c’est le terme “*valeur*” » (p. 172). Benveniste travaille à une de critique de l’idée de science appliquée à l’homme, science émettant des valeurs morales : « Il faut définir et distinguer les *sciences de l’homme* par leur visée. Il y a celles qui posent comme fin l’amélioration de la condition humaine, etc. En ce cas, il faut dire que le linguistique ~~n’est~~ ne partage pas cette finalité » (p. 184). On a le sentiment que Benveniste reprend le travail mis en route par Nietzsche dans *La généalogie de la morale* » (qu’il cite), de rendre possible l’analyse historique, sémiologique, des valeurs : « Nietzsche a parlé d’une généalogie de la morale : la vision des valeurs change si l’on en recherche la genèse et l’étymologie » (p. 160). Cette analyse critique apparaît par exemple simplement lorsque Benveniste propose « La manière de répondre serait de traiter de l’axiologie du langage et le langage de l’axiologie » (p. 164). Si IF écrit une courte présentation de ces manuscrits (on trouve une autre présentation dans l’ouvrage collectif publié chez Lambert-Lucas, *L’Hétérogène à l’œuvre dans la langue et les discours, hommage à Jacqueline Authier-Revuz* publié en 2012), le travail d’analyse reste à faire, ainsi qu’une édition complète de ce dossier.

Enfin, notons pour terminer à propos de ce riche et varié numéro de *Genesis*, les études de Francis Tollis « Étude comparative des deux versions de “Observation et

explication dans la science du langage” de Gustave Guillaume (1958)», et le texte de Sémir Badir « Entre édition, traduction et interprétation de l’inachevé. Problèmes rencontrés lors de l’édition de “La structure fondamentale du langage” de Hjelmslev ».

Chloé LAPLANTINE

CNRS Univ. Paris-Diderot, UMR 7597,
HTL, Sorbonne Paris Cité

Sorlin, Sandrine, *Langue et autorité : de l’ordre linguistique à la force dialogique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, coll. « Rivages linguistiques », 221 p., ISBN 978-2-7535-2011-0

Résumant son propos central, Sandrine Sorlin précise l’objectif épistémologique et critique de son ouvrage de la manière suivante : mettre en lumière les échos historiques et les présupposés idéologiques qui relient les utopies linguistiques, la langue standard, présentement l’anglais standard, et la linguistique en tant que science « exacte ». À ce titre, elle construit sa démonstration en trois temps. En premier lieu, elle étudie avec minutie la quête historique de la langue universelle en tant que langue parfaite, de l’évêque Wilkins et du chancelier Bacon au XVII^e siècle, adeptes d’une langue philosophique, jusqu’à Couturat au début du XX^e siècle, préoccupé par la formation d’une « langue internationale ». Elle insiste donc sur l’obsession des philosophes et des scientifiques à vouloir forger une langue universelle comprenant la totalité du savoir, à l’exemple bien connu des concepteurs de langues philosophiques aux XVII^e et XVIII^e siècles, Leibniz inclus, tous porteurs en fait d’un

véritable fantasme de totalité. Elle en déduit que cette quête d’une langue universelle est le produit d’une lecture du monde subjective et subjectivante, donc qu’elle légitime un ordre social. Elle en conclut enfin que la neutralité linguistique revendiquée dans la quête d’une langue internationale procède d’une mystification idéologique. En second lieu, elle aborde l’histoire de la standardisation d’une langue, ici l’anglais, sur la base du refus de la confondre avec l’histoire de la langue anglaise dans sa diversité même, en appui sur de nombreuses références à des ouvrages de linguistes normatifs. En troisième lieu, elle ajoute que « la linguistique saussurienne n’incarne pas une rupture épistémologique. Elle est un des effets de l’historicisation de la langue standard au XIX^e siècle » (p. 101). À ce titre « la linguistique aspirant à devenir une discipline scientifique autonome a fait sien le modèle scientifique, pur, idéal, général, débarrassé des impuretés, issu d’une recherche inavouée du sacré » (p. 107)

Ainsi Sandrine Sorlin ne cesse, page après page, de nous situer au cœur de l’idéologie des langues universelles appréhendées dans leur part majeure de mystification. Elle veut démontrer que les croyances qui sous-tendent de telles constructions linguistiques relèvent d’artefacts, de présupposés idéologiques, donc ne reflètent aucunement un ordre naturel originaire. Ainsi, elle se donne les moyens, par une minutieuse lecture d’auteurs d’époque, de rendre visible la quête idéologique de l’ordre et de la cohérence au nom d’un prétendu chaos des langues. Elle peut ainsi dénoncer la recherche « linguistique » d’une fausse harmonie. Prenant en compte la démarche des linguistes « scientifiques », décrite à partir de nombreuses références, elle la qualifie d’illégitime, d’essentiali-

sante, de naturalisante, donc la considère sous l'emprise du pouvoir dominant. La visée critique de Sandrine Sorlin est bien omniprésente dans son ouvrage, ne serait-ce que dans les titres de paragraphe du type : « la nomenclature comme instrument idéologique d'État », « l'idéologie dans la langue », « de l'ordre à la force », « les présupposés idéologiques de la "science" linguistique », « séparations et exclusions », etc. En résumé, le dénominateur commun des entreprises linguistiques que Sandrine Sorlin aborde, à savoir les langues universelles et philosophiques, les langues standards, enfin le concept saussurien de langue est « une même tentative de réduction et d'autonomisation » de la langue en usage, précise-t-elle.

Sandrine Sorlin se propose alors de légitimer son attitude très critique dans sa démarche descriptive des langues « rationnelles » par le recours en contrepoint à la sociolinguistique et à son aptitude propre à appréhender la variété des langues, donc le plurilinguisme, y compris jusque dans « les utopies linguistiques » à l'exemple de l'espéranto. Le dernier chapitre de son ouvrage part en effet du constat de la liberté que procure l'usage de l'espéranto issu de son socle interculturel. De même cette chercheuse s'interroge sur la pertinence de la volonté de constituer un cadre européen commun de référence pour les langues, qui ne soit pas une langue européenne, mais qui prenne en compte l'ensemble des acteurs au sein des échanges communicatifs. Elle prend alors acte des apports de la philosophie marxiste du langage, tels qu'elle est présentée par Jean-Jacques Lecercle d'un point de vue pragmatique, et par Judith Butler dans son enrichissement de l'approche de l'idéologie en terme d'interpellation (Althusser). Elle s'efforce par là même de promouvoir une

linguistique interprétative où toute relation langagière est perçue comme négociable, donc où il est toujours possible de mettre en place une contre-interpellation à l'interpellation idéologique au titre de la réflexivité langagière des acteurs de la langue. Elle en vient ainsi à considérer la contre-interpellation comme une nécessité éthique, rejoignant les études récentes des analystes de discours en matière d'engagement, en particulier celles de Roselyne Koren situées dans la continuité de la logique des valeurs proposée par Chaïm Perelman. Désormais, par une telle démarche, il est concevable de rendre la langue aux acteurs qui la parlent, là où ils la parlent, dans les discours et les conservations.

En fin de compte, la démarche de Sandrine Sorlin est le propre d'une historienne des idées linguistiques, de surcroît angliciste et sociolinguiste. À ce titre, sa critique prend acte, au plan épistémologique, du recours, en ce domaine, à l'empirisme de constitution, donc en lien à l'expérience, contre le rationalisme positiviste. Cette chercheuse fait ainsi référence de nombreuses fois aux travaux de Sylvain Auroux et à son concept d'hyperlangue, tout en reprenant également les approches de Francine Mazière sur la constitution historique d'une norme de la langue dans le cas français. Cependant il nous semble qu'elle aurait pu aussi considérer qu'une part de l'invention de nouvelles nomenclatures grammaticales et surtout dictionnaires – du *Dictionnaire de L'Académie* de 1694 au *Dictionnaire des synonymes* de Condillac –, au profit d'une langue nationale, qualifiée ici de langue standard, relève aussi de la démarche empiriste en promouvant à la fois l'usage et ce qu'il permet de constituer en matière de séries synonymiques. C'est dire que la réduction analytique telle que la préconisent nombre

de linguistes des Temps modernes ne se réduit pas à une démarche rationnelle de type idéologique au plan de la norme linguistique.

Reste le cas de Saussure. La présentation qui est faite de ce linguiste repose sur la vulgate constituée sur la base de la seule lecture du *Cours de linguistique générale*. Même si la première réception de Saussure procède bien d'une telle vulgate, il en ressort de considérables distorsions de sa pensée, comme l'ont montré la publication récente de ses *Écrits de linguistique générale*, et les travaux de Simon Bouquet à ce propos. Nul doute désormais que la linguistique de Saussure participe aussi d'une linguistique de l'interprétation constituée sur un ensemble systématique de principes, avec en leur centre les principes suivants de sémioticité : la bifacialité du signe, la synchronicité propre à un signe à la fois objet empirique et objet de l'esprit, la différentialité, c'est-à-dire la valeur purement différentielle du signe. Il nous semble donc que la (re)fondation d'une épistémologie légitime de la langue sur la base de la rupture saussurienne et de l'herméneutique de la langue/parole qui en découle a toute sa place dans une linguistique empiriste considérant à la fois l'esprit de la langue et ses usages sociaux, sans qu'elle se confonde avec une sociolinguistique.

Jacques GUILHAUMOU
Université de Provence

Provenzano, François, *Vies et mort de la francophonie. Une politique française de la langue et de la littérature*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2011, coll. : *Réflexions faites*, 288 p., ISBN 978-2-87449-108-5

La francophonie n'est pas ce qu'on imagine qu'elle est. Le terme même est mensonger. S'il s'agissait de désigner une zone linguistique, ainsi que les éléments morphologiques de ce mot le laissent penser, comment se fait-il que, dans les discours qui renvoient à cette francophonie, la France soit rarement comprise ? Et si le terme permettait seulement de rassembler une communauté de locuteurs, pourquoi est-ce surtout les études littéraires qui ont fait sa fortune ? L'ouvrage de François Provenzano cherche à répondre à ces questions. Avec cette intention, il fait part de considérations touchant à l'épistémologie et à l'histoire sociale qui valent d'être soulignées.

L'ouvrage se démarque en effet nettement des études antérieures sur la francophonie. L'indice le plus manifeste de sa différence est qu'il n'y est jamais question de la francophonie autrement qu'avec des guillemets. De fait, l'étude ne porte pas directement sur la francophonie mais bien sur la littérature qui a été produite à son sujet jusqu'à ce jour. Comme cette littérature concerne, la plupart du temps, l'état littéraire de la francophonie, elle peut être qualifiée de « métalittéraire », discours d'escorte des littératures et des écrivains réputés « francophones ». S'il redoublait les discours métalittéraires l'ouvrage de Provenzano serait méta-métalittéraire. Toutefois, par la méthode comme dans sa visée, l'auteur conduit une critique radicale de ces discours de sorte que la francophonie en sort entière-

ment déconstruite, dénaturalisée et démythifiée.

La francophonie se trouve être en effet une construction idéologique soutenue par des enjeux politiques et par une rhétorique de la doxa. Pour renvoyer à la francophonie dans cette acception critique, l'auteur use d'un néologisme, celui de *francodoxie*. Il s'agit dès lors de relever dans les discours « francodoxes », c'est-à-dire dans les discours qui voudraient croire et faire croire qu'ils prennent appui sur une réalité objective, les artifices rhétoriques et les modalités axiologiques par lesquels des intentions idéologiques s'élaborent et s'imposent dans les représentations sociales. Ce relevé se fait en croisant une analyse textuelle avec l'examen des conditions de production, d'énonciation et de réception des discours. La variété des discours francodoxes affiche sa pleine mesure lorsque sont découverts les profils socioprofessionnels des auteurs (universitaires, fonctionnaires, écrivains...), les cadres institutionnels dans lesquels ils évoluent (institutions françaises en France, institutions françaises hors de France, institutions nationales non françaises, institutions internationales...), les statuts symboliques des éditeurs (des grandes maisons parisiennes aux secteurs éditoriaux d'institutions locales), les genres textuels (discours politiques, préfaces, anthologies, monographies, articles inclus dans des recueils non exclusivement consacrés à la « francophonie »...) et les publics visés.

La description de cette variété, si ce n'est de cette disparité, ruine automatiquement la prétention de tout discours francodoxe à offrir une vue consensuelle et irénique de la francophonie et permet au contraire de mettre en lumière les tensions idéologiques qui circulent parmi les différents acteurs de la francophonie. En outre,

la contextualisation historique éclaire grandement les positions énoncées dans les discours francodoxes, récusant par là même la vision déshistoricisée et dépolitisée qui souvent se veut être la leur.

En répartissant l'examen de ces discours selon de grandes périodes historiques, Provenzano organise d'ailleurs le travail de description dans une perspective archéologique (au sens de Foucault). Déconstruire les prétentions idéologiques des discours francodoxes se donne ainsi comme une condition pour connaître, en accord avec les exigences d'un travail scientifique, les effets de sens de la francophonie dans les champs où elle intervient réellement et actuellement – à savoir la politique linguistique et la politique culturelle. Rien moins, en somme, que la substitution, au bénéfice de la francophonie, d'un regard épistémique aux emprises de la doxa.

Sémir BADIR

Université de Liège, FNRS

NOTES DE LECTURE

Jacob, André, *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume* ; avec un nouvel avant-propos de l'auteur et une préface d'Olivier Soutet, texte remanié de la thèse complémentaire, Paris, 1967, Paris, Honoré Champion, 2011, coll. « Bibliothèque de grammaire et de linguistique » 40, 292 p., ISBN 978-2-7453-2272-2 (rel.)

En 2011, dans sa collection « Bibliothèque de grammaire et de linguistique » (vol. 40), Honoré Champion a publié *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave*

Guillaume d'André Jacob. Comme le montre la confrontation de cette « nouvelle édition avec un avant-propos de l'auteur et une préface d'Olivier Soutet » – de trois pages et douze lignes, respectivement – avec celle de 1970 (Paris, Klincksieck, « Études linguistiques » X), il s'agit avant tout d'une réimpression à l'identique, avec la même pagination.

À tous ceux qu'intéressent les analyses et exégèses qu'André Jacob a consacrées à Gustave Guillaume en même temps qu'il rédigeait sa thèse principale sur *Temps et langage* (Paris, A. Colin, 1967), ce livre les rend aisément accessibles. Mais il n'a pas paru utile d'en faire un nouveau compte rendu.

En effet, les plus curieux ou les plus pressés pourront déjà se reporter à ceux qui ont déjà été faits après la première édition : soit, sous l'angle philosophique, celui d'Hervé Barreau (*Revue philosophique de Louvain*, 1971, 69/1, p. 151-154), soit, sous l'angle linguistique, celui de Nadia Anghelescu (*Revue roumaine de linguistique*, 1971, 16/4, p. 361-364). En outre, ils pourront encore compléter leur information en lisant l'article critique que lui a également consacré Maurice Toussaint, intitulé « Linguistique et épistémologie » (1971), *Kalbotyra* [Vilnius], 1973, 24/3, p. 220-230.

Francis TOLLIS,
Université de Pau
et des Pays de l'Adour

OUVRAGES DES COLLABORATEURS

Fournier, Jean-Marie,
*Histoire des théories du temps
dans les grammaires françaises,*
Lyon, ENS Éditions, 2013,
coll. « Langages », 332 p.,
ISBN 978-2-84788-311-4

Ce livre est une monographie sur l'histoire des théories du temps grammatical dans les grammaires françaises composées entre le XVI^e et la fin du XIX^e siècle. Il s'inscrit dans le champ de l'histoire et de l'épistémologie des idées linguistiques. La mise en série des chapitres consacrés au temps dans les grammaires de la tradition française fait apparaître une remarquable continuité dans l'élaboration et la diffusion du savoir au cours de cette période. C'est la thèse principale défendue par ce livre, qui résulte elle-même des choix qui ont présidé à l'établissement du corpus : non pas quelques textes représentatifs des changements les plus significatifs, mais l'établissement d'une série présentant une granularité assez fine pour saisir toute la complexité des mouvements du changement. Le point de départ dont se saisissent les premiers descripteurs des langues modernes est l'appareil théorique hérité des latins, principalement celui développé par Priscien. Ce cadre initial est ensuite aménagé et complété par les grammairiens du français dans leur effort pour rendre compte des données du vernaculaire. Au sein du foisonnement impressionnant d'innovations suscité par l'exploration du champ de la sémantique verbale, la contribution de Port-Royal (1660) se distingue par sa portée. Les Messieurs réduisent en effet le modèle descriptif à un dispositif combinatoire permettant

le repérage des événements dans un référentiel comportant un nombre fini de critères. Il en résulte une géométrisation de la sémantique temporelle dont les auteurs au cours des siècles suivants revendiquent le caractère formel, testent l'efficacité descriptive ou discutent la validité, jusque dans les grammaires générales les plus tardives du XIX^e siècle, et au-delà chez des auteurs qui en recueillent l'héritage comme Jespersen et Reichenbach.

Priscien, *Grammaire : Livres XIV, XV, XVI. Les invariables*, édition de Marc Baratin et Bernard Colombat, Paris, Vrin, 2013, coll. « Histoire des doctrines de l'Antiquité classique », 328 p., ISBN 978-2-7116-2500-0

Le groupe *Ars grammatica* poursuit, avec les livres XIV à XVI, la traduction, jusqu'alors inédite, de l'*Ars Prisciani*, somme de la grammaire antique écrite à Constantinople au début du VI^e siècle. Ces livres sont consacrés aux parties du discours invariables : la préposition (livre XIV), l'adverbe et son appendice l'interjection (livre XV), la conjonction (livre XVI). Les problèmes linguistiques soulevés (définition, sémantisme et fonction de ces invariables) traversent toute l'histoire de la grammaire antique : Priscien en propose l'ultime version qui constituera le plus souvent le socle de la réflexion médiévale, voire de la grammaire classique. La traduction de ces livres montre dans le détail les difficultés rencontrées par le grammairien : comment classer ces formes d'invariables ? Comment les répartir entre les différentes catégories ? Quels critères employer pour justifier cette répartition ? Quelle langue de référence adopter ? Quels exemples (littéraires ou forgés) choisir ? L'élaboration de

cette description peut être ainsi suivie dans chacune de ses étapes et de ses dimensions – avec en arrière-plan la constante confrontation du matériel linguistique latin avec le grec : plus que tout autre en effet dans la grammaire antique, Priscien conçoit la grammaire dans une perspective de comparaison entre les deux langues.

Lallot, Jean, *Études sur la grammaire alexandrine*, Paris, Vrin, 2013, coll. « Textes et traditions », 392 p., ISBN 978-2-7116-2462-1

Après avoir emprunté leur alphabet aux Phéniciens, les Grecs ont inventé la grammaire, qui est au départ l'art des lettres, *grammata* : la *grammatikè technè* de Platon est la maîtrise de la lecture et de l'écriture. Mais la grammaire élémentaire, domaine du maître d'école (*grammatistès*), a progressivement élargi ses ambitions pour devenir l'étude savante des œuvres écrites et de la langue (grecque) – c'est le domaine du *grammatikos*. Dans le sillage des philosophes précurseurs (Platon, Aristote, les stoïciens), c'est en grande partie à Alexandrie que des générations de grammairiens ont donné corps et conféré une autonomie à la nouvelle discipline. On peut situer chronologiquement leur activité entre les III^e-II^e siècles avant J.-C., époque des savants philologues de la grande Bibliothèque – au premier rang desquels Aristarque de Samothrace (ca 217-145) – et le II^e siècle de notre ère, dominé par l'activité d'Apollonius Dyscole et de son fils Hérodien. Les vingt-six études de Jean Lallot regroupées ici éclairent sous de multiples aspects – problématiques et démarches, terminologie technique, théorie des parties du discours, syntaxe – les ori-

gines et le développement d'une discipline vouée à devenir la première du trivium médiéval et à fournir le socle épistémologique de la linguistique moderne.

Archaimbault, Sylvie & Sergueï Tchougounnikov, eds., *Evgenij*

Polivanov : penser le langage au temps de Staline, Paris, Institut d'études slaves, 2013, ISBN 978-2-7204-0498-6

L'ouvrage rassemble une série d'articles consacrés aux diverses facettes de l'œuvre d'Evgenij Polivanov (1891-1938), linguiste prolifique et personnage exceptionnel. Il fut tout à la fois théoricien de la linguistique générale et de la sociolinguistique, polyglotte maîtrisant une soixantaine de langues, spécialiste, entre autres, du japonais, du chinois, de l'ouzbek et autres langues turkes, déchiffreur des accords secrets du gouvernement du tsar pendant la guerre de 1914-1918, adjoint au commissaire du peuple aux Affaires étrangères chargé de la section d'Orient, rédacteur en chef du premier journal communiste publié à Saint-Pétersbourg en chinois, membre du parti bolchevik dès 1919, responsable de la division de l'Extrême-Orient du Komintern à Moscou, traducteur de poésie chinoise classique, membre actif de l'OPOJaZ, créateur d'alphabets, antimarxiste, fusillé dans les prisons staliniennes.

Colombat, Bernard, Jean-Marie Fournier & Valérie Raby, eds.,

Vers une histoire générale de la grammaire française, matériaux et perspectives. Actes du colloque international de Paris (2011), Paris, Honoré Champion, 2012, 888 p., ISBN 978-2-7453-2430-6

Le volume rassemble les actes du colloque «Vers une histoire générale de la grammaire française ? » (janvier 2011, Université Paris Diderot) et répond à un double objectif :

- dresser un bilan des travaux consacrés depuis une cinquantaine d'années à l'une des traditions en vernaculaire les plus remarquables par la quantité et la diversité des textes et des discours qu'elle a suscités ;
- articuler l'ensemble des points de vue adoptés par les études récentes dans une histoire générale de la grammaire du français.

Les contributions sont réparties en cinq ensembles : méthodologie et enjeux épistémologiques, usages et représentations, grammaire et enseignement, catégories et concepts, questions de syntaxe.